

POLICE MAGAZINE

Albert Prince
connaissait-il
la cachette des
bijoux Stavisky ?



Chez les Trafiquants de titres suspects



D'autre part, aucune preuve sérieuse contre lui, en dehors des affirmations d'un donneur qui avait pu surprendre un dialogue entre lui et un redoutable voleur à la tire, bandit international, également italien, dans un café des environs de la Bastille.

Arrêter S..., l'inculper de recel s'avérait aussi difficile que de mettre la main sur le « tireur » dont les voyages rapides et fréquents faisaient un véritable homme-protégé, plus insaisissable que le temps.

La Sûreté Générale se mit alors en action. Un de ses commissaires, M. M... prit l'affaire en mains, et, avec une patience dont seul un policier peut faire preuve, rapprocha les faits en espérant l'apparition de l'événement qui permet d'oser procéder à une arrestation sans courir le risque de s'engager dans une impasse.

Deux mois encore passèrent. Enfin l'art d'un agent secret de qualité, ex-avocat rayé du Barreau, véritable homme du monde, capable de parler le patois des Abruzzes aussi bien que la langue verte, parvint à triompher de la prudence du fabricant d'articles d'éclairage.

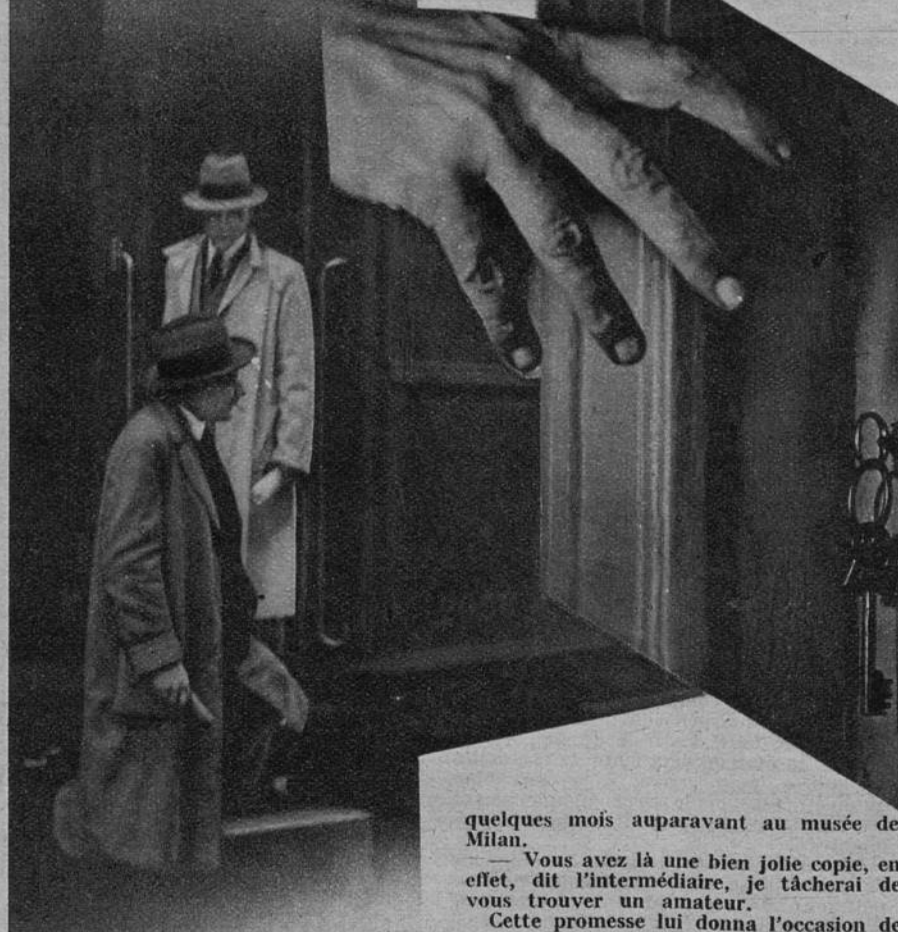
Ayant appris que S... se donnait pour amateur d'art, l'indicateur lui fit passer sa carte, fut reçu et lui proposa des tableaux de l'école italienne à titre d'entrée en matière.

— Je serais plutôt vendeur, lui répondit S..., homme de quarante-cinq ans, jeune d'allures, très à son aise, aux gestes vifs de brasseur d'affaires. J'ai là deux toiles attribuées à l'Angelico dont je me débarrasserais volontiers... Oui, les temps sont durs et l'argent me fait un peu défaut en ce moment.

Le visiteur inspecta les tableaux et eut du mal à contenir un tressaillement de surprise. L'un d'eux représentait l'archange

Gabriel faisant l'annonce à Marie, œuvre maîtresse, volée d'hôtel.

Au-dessous : Les clés laissées sur la serrure.



Attendre l'événement qui permettra au policier d'oser sans risquer.

L'AFFAIRE débuta ainsi : Un certain monsieur M... se fit voler dans l'autobus E, au début du printemps, une serviette bourrée de titres au porteur.

La police, avertie, se mit en campagne, fit donner ses « indices » et arriva, après une enquête de plus de trois mois, jusqu'à un certain monsieur S... établi fabricant d'appareils d'éclairage dans le quartier du Temple.

S... à la tête d'une importante entreprise jouissait dans le monde des affaires d'une bonne réputation. Il était de nationalité italienne, avait fait la guerre, était marié à une Française, père de deux garçons et demeurait dans un appartement somptueux, avenue de la République.

un petit clan qui tenait ses assises en un bureau meublé de la rue Grange-Batelière une émotion considérable. Là, sous l'étiquette de commissionnaire importateur-exportateur, un nommé L..., beau-frère du fabricant d'articles d'éclairage, tenait un office où il négociait l'article de Paris, les denrées alimentaires en gros, les pièces détachées de T. S. F. et les puits de pétrole d'une région assez mal définie, mais qui lui avaient permis de constituer, sous la loi américaine, une société au capital de 7 millions, soit-disant entièrement versés.

Autour de la table, quatre hommes se trouvaient réunis.

Serge V..., un levantin très blond, très beau et très bien mis, qui tremblait de tous ses membres, Grégor L..., de nationalité moldo-valaque, Piéto T..., originaire de Messine, enfin le maître de céans, assez inquiet sur l'avenir et le sort que lui réservaient les événements...

Ce fut Piéto T... qui résuma la situation en italien.

— Le plus en danger, c'est moi, affirma-t-il en accentuant ses paroles de gestes nerveux des doigts comme s'il jouait à la *mora*. Serge a placé les titres pour rendre service à notre ami dans un établissement important. Mais c'était de la rente, valeur qui échappe à l'opposition. Il a du reste agi pour obliger S... qui lui avait rendu pas mal de services. Au cas où les « poulets » le « sauteraient », il peut arguer de sa bonne foi. Il a agi sous son nom, il a vendu les titres régulièrement, sans se cacher. Il pouvait le faire, puisque S..., homme établi, honorablement connu sur la place, lui inspirait une confiance illimitée.

Oui, mais, objecta Serge V..., je suis allé à trois reprises vendre du papier. On peut faire ce genre de commission une fois, deux, à la rigueur, mais, un « curieux » admettra difficilement que je n'aie pas compris la combine. Et je suis étranger. Ce qui m'attend, pour le moins, c'est l'expulsion.

— Il n'a pas tout à fait tort, s'écria le beau-frère du prisonnier. D'autant plus que le « donneur » a probablement dû mettre son nez là-dedans. S'il a fait suivre Serge, les « bours » l'auront vu remettre l'argent à Piéto au « tabac » de la rue Taibout.

— Oh ! moi, fit le tireur, je ne risque rien, mes passeports sont en règle. Je les tiens du consulat où tous me connaissent sous le nom d'Alberigi, un pur fasciste. Demain soir, je serai à Turin.

— Mon cas, n'est pas meilleur que celui de Serge, murmura Grégor L..., qui jusqu'à s'était cantonné dans un mutisme parfait. Evidemment j'ai l'excuse de la bonne foi puisque j'ai été assez malin pour me procurer une patente de revendeur en articles de T. S. F. Si S... est un homme, il dira m'avoir acheté une « 7 lampes » quelconque et me l'avoir payée avec des titres. Mais qui pourra lui faire tenir le conseil ?

— Sa femme, parbleu, au parler de la Santé, s'écria Piéto. C'est à notre hôte d'arranger ça. Il verra M^{me} S... dès demain et, de ce côté, j'en suis sûr, tout s'arrangera.

Néanmoins, dans les jours qui suivirent, une grande inquiétude régna dans le clan. Piéto était reparti pour l'Italie. Grégor, avant de le quitter à la gare de Lyon, avait écouté avec l'humilité d'un sous-ordre les directives du gaillard, habile à établir des plans de défense, de première force dans l'art de berner Police et Justice.

— Je veillerai de loin sur vous tous, conclut-il comme le convoi allait démarrer. Pourtant, un dernier tuyau. Ne l'oubliez



Serge V... va négocier des titres à la banque.

pas, il m'a toujours réussi. En face du juge d'instruction, du cran et juste ce qu'il faut de paroles pour qu'il croie tenir un aveu tout en n'ayant que peau de balle. Et puis rester toujours dans les limites des moyens de défense que l'on a arrêtés avec son avocat. Même si ça ne colle plus, n'en pas démordre. Au tribunal, c'est la plupart du temps les juges qui cèdent à l'interrogatoire. Alors, à cause du public où l'on trouve toujours des sympathies, en jouant le grand jeu, en citant sa mère, sa grand-mère, ses petits enfants et sa cousine infirme, les juges sont obligés de tenir compte de votre comédie, et, s'ils sont pressés d'en finir, ils collent le minimum ; même si l'on n'a qu'une ganache en fait d'avocat.

Quelques jours plus tard, Serge V... faisait au lit la grasse matinée, sans grande préoccupation d'ordre matériel, quand on frappa à sa porte.

— Qui est là ? fit-il en retirant de sa bouche, vaguement inquiet, la cigarette qu'il venait d'allumer.

— Sûreté Générale ! Ouvrez, c'est pour un renseignement.

Mais il n'eut pas le temps de répondre. La porte tournait sur ses gongs ; deux hommes entrèrent, tenant un trousseau de clés à la main.

— Vous n'avez pas l'air de redouter les voleurs, fit l'un des arrivants en jetant les clés sur la cheminée. Votre trousseau

Dans un « tabac » de la rue Taibout.



quelques mois auparavant au musée de Milan.

— Vous avez là une bien jolie copie, en effet, dit l'intermédiaire, je tâcherai de vous trouver un amateur.

Cette promesse lui donna l'occasion de revenir. Il n'y manqua pas et apprit bientôt que les deux toiles, toujours accrochées dans le salon de S..., avaient été vendues.

— J'ai fait un assez piètre marché, avoua le fabricant, mon acheteur m'a payé en titres, excellent papier, sans doute, mais avec les cours actuels, je perds chaque jour, et je n'ai pas le temps de courir les agents de change. Si vous connaissez quelqu'un qui puisse me débarrasser du paquet dans des conditions avantageuses, je vous donnerai une commission qui vous consolera de n'avoir pas pu négocier mes tableaux.

Trois jours plus tard, après s'être fait remettre une trentaine de mille francs de titres divers, le courtier d'occasion courait à la Sûreté. Le lendemain, S... couchait à la Santé.

Aussitôt connue, la nouvelle jeta dans

LA PRISON EN FOLIE

On aurait certes préféré tenir l'histoire secrète. Mais comment faire avec ces diables de reporters américains qui trouvent le moyen de savoir quelques petites choses et d'en inventer vingt fois plus ?

En Amérique, présentement, un homme est aussi célèbre que Roosevelt. Il n'en est pas plus fier pour ça. Il a nom, Joie Rao, et c'est un gangster de la plus belle eau.

Ce Joie Rao, sur nombre de ses congénères aux impressionnantes allures, a cependant un énorme avantage. Il est intelligent, entreprenant et riche. De quoi réussir, même en prison.

Quelques peccadilles avaient valu à notre homme dix années d'emprisonnement. Il eut la chance de retrouver, à Welfare Island, plusieurs des membres de sa bande, et, parmi eux, son plus fidèle lieutenant, Frank Cleary, condamné à la même peine.

La géologie new-yorkaise de Welfare Island est située, comme son nom l'indique, dans une île. Un bras de l'East River la sépare de New York et de l'un des quartiers les plus élégants, Sutton Place. De l'autre côté, est Manhattan. C'est, de toutes les prisons de la capitale, la plus centrale et l'une des mieux organisées pour un séjour sans trop de mélancolie. On y plaça longtemps les prisonniers politiques, par une attention vraiment charmante.

Car Welfare Island n'a rien pour faire peur. Imaginez un cottage de style anglais, avec de pimpantes tourelles de briques et des toits d'ardoise où monte le lierre. N'était la hauteur un peu inhabituelle des murs qui l'enserrent, on pourrait penser à quelque grande villa de pourriériste, tout comme Sing-Sing évoque, surtout à nos yeux européens, une caserne.

Depuis qu'une vague de criminalité s'est étendue sur l'Amérique, Welfare Island (l'île du bon voyage, textuellement ; ce n'est pas une allusion perfide adressée aux prisonniers) est devenue une géologie comme les autres. C'est-à-dire qu'on y met des

firmes, où l'on était bien, et où l'impression de liberté était plus grande qu'ailleurs. Il se fit accorder un appartement pour lui seul, avec des fenêtres donnant sur la ville et que des tapissiers, des décorateurs, des marchands de meubles hyper-modernes vinrent aménager, meubler suivant son goût. On y installa la T. S. F. (avec télévision), un phonographe électrique (avec pick-up) ; on enleva les barreaux d'une fenêtre qui surplombait l'eau, pour permettre à Joie Rao, fin pêcheur, de taquiner le goujon chaque matin, assis sur sa croisée et « regardant passer les bateaux, en vidant son verre », comme il est chanté dans Faust.

Des tapis, des tentures assourdissaient tous les bruits ; on se fût cru à la campagne ; les cocktails donnaient à plein (directeur et médecin-chef, cordialement invités, venaient prendre leur gin-fizz tous les soirs). Dans ses armoires, Joie Rao avait des robes de chambre de soie, des smoking, des habits, et une vingtaine de complets veston. Il changeait de costume à toute heure du jour, et faisait surtout des frais de toilette pour recevoir sa p-tite amie, qui accourait passer chaque nuit auprès de lui dans la prison.

D'origine italienne, le gangster adorait la musique. Son professeur de chant venait le trouver trois fois par semaine pour lui placer la voix. Un fox à poil dur gambadait dans le salon.

Mais, direz-vous, comment les autres détenus ne savaient-ils pas tout cela ? Comment ne dénonçaient-ils pas cet étrange prisonnier ?

Pour plusieurs raisons. D'abord, parce que leur réclamation serait demeurée sans effet ; ensuite, parce qu'ils goûtaient quand même aux miettes du festin. Frank Cleary et les quelques vingt « costauds » qui l'encadraient se partageaient les menus fins apportés du dehors. Mais il y avait toujours des bribes pour tout le monde. Quand un détenu souhaitait une faveur quelconque, il ne s'adressait pas au directeur de la prison, mais au gangster !

Bien entendu, les jeux d'argent marchaient à tour de bras dans Welfare Island. Sur toute partie de poker, une cagnotte de 10 p. 100 était prélevée par ordre de Joie Rao à son bénéfice. Tout le monde se pliait à cette... formalité. Même les gardiens, lorsqu'ils faisaient une belote, mettaient de côté la dime, qui leur était d'ailleurs remboursée par le gangster sous forme de spiritueux variés.

D'autres mœurs n'avaient pas tardé à envahir la prison. C'est ainsi que les stupéfiants, qui y étaient vendus en grosse quantité des prix exorbitants par le bandit et ses complices, étaient introduits sous l'aile complice d'une centaine de pigeons voyageurs. Chacun d'eux apportait chaque jour, fidèlement, quatre grammes de cocaïne, d'héroïne ou d'opium au maître-gangster, en même temps que des messages de l'extérieur.

Frank Cleary, l'âme damnée de Joie Rao, occupait lui aussi une chambre dans l'infirmerie. Il avait toujours auprès de lui un chien de berger allemand extrêmement féroce, qui couchait sur la descente de lit et évitait à son maître toute irruption dangereuse. Ce chien avait un nom caractéristique, que nous pourrions traduire à peu près « Bouffe-lic ». Il était dressé à

ne recevoir de nourriture que de son maître et il s'est laissé mourir de faim lorsque Cleary rejoignit une cellule.

Cleary avait besoin de se défendre spécialement. D'abord parce qu'il était brutal et détesté. Ensuite parce que c'était dans sa chambre que se trouvaient en sûreté les armes de la bande Rao : un véritable arsenal, avec des couteaux, des revolvers, des fusils mitrailleurs, etc... Cleary pouvait toujours craindre un soulèvement en masse des détenus, dans le but de s'emparer des armes, de tuer les gardiens et de prendre la clef des champs. Ce à quoi il ne tenait à aucun prix, la vie étant décidément bien douce en « tôle »...

Welfare Island, enfin, où étaient internés des individus extrêmement douteux, avait pris encore un autre caractère. Mains détenus de mœurs spéciales avaient trouvé parmi leurs camarades des protecteurs, voire des clients... Un certain nombre d'entre eux, du coup, ne vivaient plus qu'habillés en femmes, avec des perruques blondes, et passaient leurs journées à des soins de beauté extraordinaires. Soins de beauté précédant des orgies nocturnes sur le caractère desquelles il n'est pas nécessaire d'insister. Ils avaient leurs amis de cœur... et les autres. Et on se crépa souvent le chignon, dans la prison de Welfare Island !

Comme il arrive souvent en pareil cas, ce qui perdit Joie Rao, c'est le sentiment de son impunité. Il voulait toujours aller plus loin, trop loin. Et le caractère vraiment exceptionnel de ses jeux finit par lui échapper.

Le bandit, qui consacrait lui aussi de longues heures de sa journée à se soigner, se pomponner, se faire raser, onduler, parfumer (on ne trouva pas moins de quatorze boîtes de poudre de riz dans sa chambre), imagina un jour de créer des « nuits artistiques » à l'usage de ses compagnons et de lui. Il fit engager à prix d'or des numéros féminins : danseuses, chanteuses, équilibristes, etc...

Les artistes pressenties acceptèrent sans défiance, persuadées qu'il s'agissait d'une soirée récréative pour les détenus malades, sous le contrôle et la surveillance du directeur et des gardes-chiourmes. Elles durent rapidement déchanter, quand elles se trouvèrent face aux vingt hommes de Joie Rao et à leur chef. Les numéros terminés, malgré leurs cris, elles se trouvèrent livrées au plaisir des bandits, qui les mirent à mal sans la moindre pitié. Les malheureuses, délivrées, portèrent plainte et racontèrent tout : les stupéfiants, le champagne, la radio, les slow-foxes... et le reste.

Il est vraisemblable que, si La Guardia, le nouveau maire de New-York, n'avait pas pris possession de Tammany Hall, les pauvres filles en auraient été pour leur vertu offensée et leurs charmes dévoilés aux yeux des malandrins, qui, il faut l'avouer, avaient versé à chaque enfant mise à mal une indemnité intéressante.

Voici une vue panoramique de Welfare Island. Sur la droite est Manhattan ; sur la gauche, le quartier de Sutton Place. La prison où survint l'ébouriffante aventure que nous relatons est au deuxième plan, en travers de la langue de terre que ses bâtiments semblent barer.

Mais le nouveau chef de la capitale américaine est résolu à ne pas laisser durer des scandales qui déjà mirent l'Amérique en position regrettable vis-à-vis des autres peuples. Les rumeurs de la nuit orgiaque étant parvenues jusqu'à ses oreilles, La Guardia décida d'envoyer sur place, aux fins de renseignements et de contrôle, un haut et intègre fonctionnaire du service pénitentiaire.

Quand cet homme pénétra dans Welfare Island, il se rendit compte d'un seul coup que ce qui se passait là était mille fois au-dessus de ce que l'on pouvait imaginer ! Il n'y avait plus ni discipline, ni sévérité, ni loi. Les gardiens et les détenus fraternisaient. On buvait l'alcool à pleins verres ; aucune porte de cellule n'était jamais fermée. Des gardiens jouaient leur paie aux cartes avec les condamnés à mort. Dans les blocks, aux sons de la T. S. F., il y avait des bals nocturnes et des concours de travestis, que suivaient des fêtes plus intimes encore. On avait nommé en grande pompe « le plus beau gosse de la prison » suivant les lois d'un concours où tous les candidats avaient défilé en costume d'Adan sous les yeux d'un jury... Bref, c'était quelque chose d'intraçable ; et l'on trouva même des sacs entiers de confettis arrivés là en prévision de la redoute du Mardi Gras !

Bien entendu, une information a été ouverte. On a mis à pied tous les fonctionnaires responsables et déplacé les autres.

Les stocks de whisky, de stupéfiants, de poudre de riz, de parfums (il y avait pour trois mille dollars de parfums divers) ont été saisis. Les « filles aux faux cils et aux boucles blondes » ont retrouvé en pleurant le lit étroit de la cellule, et la solitude qui pour une fois ne saurait être mauvaise conseillère ; Frank Cleary a dû abandonner son chien et sa chambre de malade pour un cachot infiniment moins agréable.

Mais celui qui a sans doute le plus perdu et a du mal à s'en consoler en dépit de sa célébrité nationale, c'est Joie Rao. On lui a tout pris : ses pyjamas de soie, ses complets, ses meubles, ses produits de beauté, son super-hétérodyne. La petite amie complaisante a été vivement engagée à ne plus se présenter, fût-ce au parloir de la prison. La pêche à la ligne « est morte » ; le fox

(Suite page 14)

JOHN PEARSON.

Si Cleary devait protéger son sommeil contre toute incursion, il savait bien pourquoi. Voici le stock d'armes — pour lui et sa bande — que les investigateurs ont trouvé dans sa chambre après la mort du fidèle gardien. Un véritable arsenal d'armes toutes entrées en fraude, parmi lesquelles soixante justes ou revolvers ont été déjà mis en lieu sûr.

Au dessous : Dans la chambre qu'il occupait à l'infirmerie, voici le chien de Frank Cleary, premier lieutenant de Joie Rao. Cet animal couchait toujours au pied du lit du gangster, et tous les soirs, dressé à ne recevoir de nourriture que de son maître, ce berger allemand s'est laissé mourir de faim depuis que Cleary est en cellule.



condamnés de tous calibres : émeutiers, bandits, faussaires, kidnapers et compagnie.

Quand Joie Rao se trouva là et qu'il fut reconstitué sa bande, il décida que les choses allaient changer de tournure, et que le séjour en prison n'était possible qu'à condition de s'accorder quelques douceurs. Ils n'allèrent pas jusqu'à solliciter du directeur, comme dans le fameux film *Vingt mille ans sous les verrous*, la permission de se rendre de temps en temps à New-York. Non ! Il eut plus de tact et de prudence : il fit venir New-York à lui.

Joie Rao, à coups de dollars, commença par s'assurer des complicités infiniment précieuses. Il obtint de tous les gardiens sans exception, du médecin-chef, du directeur des avantages extraordinaires, payés à coups de chèques.

Il exigea que, pour lui et ceux qu'il désignait — c'est-à-dire ses copains —, des mesures spéciales fussent prises. Au premier rang de ces mesures figurait le droit non seulement de mener tout le monde par le bout du nez, mais encore de régner sur les détenus eux-mêmes.

La bande de Joie Rao, en somme, rétablit dans la prison, à coups d'argent, cette royauté des bas-fonds que seule une abondance d'armes automatiques et perfectionnées avait pu lui assurer à l'extérieur...

Le chef s'installa une fois pour toutes à l'in-



Souvenirs d'un Aventurier de

(1)

Amour et escroquerie.

L'HOMME qui, avant de disparaître, a écrit le journal de son existence audacieuse, dont nous publions quelques chapitres, n'existe plus.

Il est mort mystérieusement dans un des days de la péninsule balkanique, l'an dernier.

Exécuté à la suite d'une condamnation légale ? Assassiné ? Supprimé par un de ses complices ?

On ne saurait le dire.

Ce fut un individu étrange par sa naissance comme par sa destinée.

La disparition de cet Heimatlos, de ce « sans patrie », ne causa ni regrets ni sensation. Seules, peut-être, quelques-unes de ses victimes, les femmes qui passèrent dans sa vie, se souviennent de Dan Walter, roi des escrocs, prince des aventuriers...

Son manuscrit, passé entre les mains de son frère, est arrivé jusqu'à un de nos collaborateurs, qui l'a adapté et mis au point.

J'ai débuté dans l'escroquerie accidentellement.

A cette époque, j'avais vingt-quatre ans et j'étais rédacteur à un vague « canard » de Bucarest qui ne paraissait que le lendemain des jours où le patron touchait un cheval aux courses.

Ce patron s'appelait Jean Siméon ; il était aussi brave que fripouille. Comme il n'était jamais capable de nous payer nos appointements, il nous fournissait des tuyaux, il nous inspirait des articles qui étaient autant de tentatives de chantage déguisé. Cela nous permettait des rentrées parfois intéressantes.

A l'école de Jean Siméon, mes notions d'honnêteté, mes idées générales sur la vie, sur le monde, se trouvèrent beaucoup transformées.

Je n'irai pas jusqu'à prétendre que, si je n'avais pas connu cet homme, je ne serais pas devenu un aventurier. Non, mais je reste convaincu que, sans lui, je n'aurais pas glissé sur la dangereuse pente de l'escroquerie.

Un jour, j'avais réussi à toucher une vingtaine de milliers de leis pour avoir agi auprès d'une haute personnalité politique afin d'obtenir un permis d'exportation de je ne sais quelle denrée contingentée.

(1) Tous droits réservés. — Copyright by Ion Dragomir, 1934.

Au cours du change et en tenant compte de la valeur d'achat du leu, cela ne représentait pas une fortune. C'était tout de même suffisant pour faire une « bombe à tout casser ».

Les belles bombes ne doivent jamais être projetées d'avance. Elles sont plus réussies quand elles se déclenchent à l'improviste.

Durant plus d'une heure j'avais arpenté la Calea Victoriei. — ce Corso de Bucarest. — du Palais Royal au Cercle militaire, sans rencontrer aucun camarade. A cinq ou six reprises j'étais entré chez Capsa, la champignonière des intellectuels bucarestois. Personne.

Les vingt milles leis que j'avais en poche me brûlaient. Tout de même, je ne pouvais pas me décider à aller dîner seul, puis à rentrer me coucher avec cette fortune sous l'oreiller.

En désespoir de cause, je songeai soudain à Aline Slavescu. C'était une très jolie femme, qui faisait vaguement du théâtre, de la politique, du journalisme, et qui réussissait pleinement dans toutes ces entreprises grâce à son indiscutable charme physique allié à une énorme élasticité morale. Sans avoir aucune liaison connue, Aline était un peu la maîtresse de tout le monde. Bref, son cœur était un autobus ; on y restait durant une ou deux sections, puis on descendait pour laisser la place aux autres.

La brave fille me reçut affablement. Elle se réjouit à l'idée d'aller faire la noce et elle tint absolument à m'offrir un bon verre de vieille *Izuica*, dont un riche cultivateur montagnard venait de lui envoyer une barrique. Cette eau-de-vie de quetsché était trop bonne ; nous ne pouvions nous en tenir à une sage dégustation. Quand, vers neuf heures du soir, je pris le bras d'Aline pour la conduire au restaurant, nous étions déjà dans les *quetschiers du Seigneur*.

J'arrêtai une voiture et je proposai :
— Veux-tu qu'on aille dîner à Cina ?
— Chic ! dit-elle en frappant des mains. J'adore cette boîte.

— Ma petite Aline, Cina n'est pas une boîte ; c'est le plus élégant restaurant de Bucarest.

— Je le sais mieux que toi, répliqua-t-elle, vexée. Ce n'est pas un morveux comme

toi qui va me l'apprendre. Moi, je dîne plus souvent à Cina que tu ne dînes tout court.

— Ça va ! pas d'insinuations, dis-je d'une voix sévère.

La discussion en resta là. Mais un froid subit était tombé entre nous.

La soirée avait trop bien débuté pour qu'un stupide échange de mots la gâchât.

Peut-être ai-je tort d'insister

sur les détails de second ordre. Ils ont cependant leur intérêt, car ils prouvent que mon premier « coup » fut un accident fortuit, et non une création ourdie par mon cerveau.

Nous avions commencé notre dîner dans un silence entrecoupé seulement par les phrases concernant le service : « Encore un peu de caviar ? — Merci ! — Voulez-vous me passer le beurre ! » etc.

Pour me punir, pour me faire enrager peut-être, par simple coquetterie aussi, Aline Slavescu s'était mise à échanger des coups d'œil avec nos voisins de table. L'un était le chef de cabinet d'un ministre ; je le connaissais bien et nous nous tutoyions. L'autre, un personnage de mine distinguée et d'aspect cossu, — le type classique du grand industriel, du banquier international. — Je le voyais pour la première fois.

Je cherchais dans la salle une femme assez jolie pour entamer avec elle un flirt par gestes et répondre de la sorte aux provocations d'Aline. Je ne trouvai personne.

Je me contentai alors de marcher comme par hasard, mais de manière assez violente, sur le pied de ma compagne, afin de lui faire comprendre que je tenais absolument au respect des convenances mondaines. Pour toute réponse, Aline m'envoya un coup de talon dans le tibia et commanda du champagne.

Cet échange de rosseries sous la table finit par nous détendre un peu. La bonne humeur revint et je dis à Aline doucement :

— Ce n'est pas gentil de flirter avec les types d'à côté.

— Mais je ne flirte pas, mon chéri. C'est le gros qui roule des yeux en parlant de nous avec son copain.

— Ça va ! Je te connais.

— Tu es jaloux peut-être ?

— Sans être jaloux, je ne veux pas qu'on se paye ma figure. Quand j'invite une femme à dîner, je n'aime pas qu'elle flirte avec les voisins. Je connais la manœuvre : je suis là pour faire le paravent, et puis tu iras finir la nuit avec le gros bonhomme.

Aline parut sincèrement indignée :

— Moi, faire une chose pareille ! Mais tu es fou, mon pauvre petit. Pour qui me prends-tu ?

Au fond, je savais qu'elle était incapable d'agir ainsi.

— Ma bague...! Qui vous l'a donnée ?...

Aline Slavescu s'était mise à échanger des coups d'œil avec son voisin de table.



Qualité

— C'est bien vrai que tu ne me plaqueras pas ce soir ? demandai-je encore.
— Je te le jure ! articula-t-elle avec conviction. J'estimai bon de me montrer sceptique et lourd d'expérience féminine :
— Oh ! tu sais, serments de femme, serments d'ivrogne !...
— Tu ne me crois pas ? dit Aline avec reproche. Mais tu as tort, parce que je n'ai jamais songé à te plaquer ce soir. Tiens, veux-tu un gage ? Prends ma bague ; tu me la rendras demain matin.
En même temps, elle mit devant moi une minuscule bague en platine ornée de quelques petits brillants sans grande valeur. Elle l'avait retirée sous la table, et elle me l'offrait naïvement, spontanément, d'un geste aussi décidé que touchant.
Je souris. Cette Aline était adorable. Je le lui dis. Je lui dis aussi que je la croyais sur parole, que je n'avais pas besoin de gage. Elle insista pour que j'accepte. Pendant cinq minutes nous nous chamailâmes tendrement.
Alors, je m'aperçus que nos voisins de table nous regardaient. Pour finir la discussion, je pris la bague, et me la passai difficilement au petit doigt.
Cinq minutes plus tard, mon ami le chef de cabinet venait à ma table sous prétexte de présenter ses hommages à Aline Slavesco et me demander de mes nouvelles. Nous parlâmes de ces cent futilités qui font souvent l'objet des conversations entre gens du monde. Comme mon ami continuait à rester debout, force me fut de l'inviter à s'asseoir à ma table. Il eut la mufferie d'accepter :
— Mais à condition que vous invitiez aussi mon compagnon ! ajouta-t-il.
Pris entre le marteau et l'enclume, je dus m'incliner, tout en remâchant une sourde rancune contre l'importun.
Il revint accompagné du gros bonhomme et fit les présentations :
— Monsieur Oscar Hamilton, président de la Hollandische Standard Oil... Madame Aline Slavesco, l'étoile bien connue... Le baron Dan Walter.
Le baron, c'était moi, par la grâce de Dieu et la volonté du chef de cabinet.
Le titre ne me déplaisait pas. Si mon ami voulait m'en octroyer l'usage, — pour les besoins de je ne sais quelle cause, ou par simple snobisme, — je n'avais qu'à me laisser faire, en somme !
Le dîner continua dans une atmosphère rendue de plus en plus gaie par l'abondance du champagne. M. Oscar Hamilton ne lésinait pas. Il tint à nous gaver de tout ce que le restaurant offrait de plus cher et poussa l'audace jusqu'à payer, d'autorité, l'addition

totale. (Mais, entre gens du monde, cela n'est qu'un détail. Je le laissai donc faire.)

Vers une heure du matin, quand nous sortîmes de Cina, nous étions disposés à tout, sauf à aller nous coucher. Hamilton, surtout, aurait donné un quart de sa part de paradis pour continuer la soirée en notre compagnie, — surtout, bien entendu, celle d'Aline.

Il eut une courte conversation avec le chef de cabinet, en hollandais, je crois, car le président de la Hollandische Oil était hollandais ; ensuite, il nous proposa d'aller finir la soirée à Sans Souci, près de Bucarest.

Deux voitures, celle du président et celle du chef de cabinet, attendaient au long du trottoir. Avant que j'eusse pu formuler une réponse, Aline, avec cette inconscience qui caractérise les femmes, s'était empressée d'accepter.

Je masquai ma rage par un sourire courtois et je m'inclinai :

— Monsieur le président, vous nous faites trop d'honneur.

— L'honneur est pour moi, monsieur le baron.

Involontairement, je tournai la tête pour voir à qui il venait de parler. J'avais oublié que j'étais baron. Mais je me ressaisis vite :

— Je voudrais vous parler en particulier, ajouta le Hollandais.

Que voulait de moi cette espèce de barrique à pétrole ?

Notre groupe se divisa en deux. Aline et le chef de cabinet montèrent dans une voiture, M. Hamilton et moi, nous montâmes dans la seconde, afin de pouvoir parler librement « en particulier ».

Le discours du Hollandais fut un chef-d'œuvre d'incongruité, de stupidité et d'impertinence polie.

Comme tous les hommes habitués à satisfaire leurs désirs à coups d'argent sans jamais rencontrer aucun obstacle, Oscar Hamilton n'alla pas par quatre chemins. Il avait vu Aline Slavesco ; elle lui plaisait ; il en était déjà amoureux et disposé « à n'importe quel sacrifice ». Mais, il savait que, tant que j'existerais, moi, le baron Dan Walter, Aline serait inaccessible à un autre homme, fût-il le roi du pétrole.

Le chef de cabinet le lui avait dit...

J'écoutais le Hollandais tout en me demandant à quel stupide besoin de mystification répondaient les mensonges que mon ami avait racontés sur mon compte et sur celui d'Aline.

Hamilton poursuivait son discours. Il me dit qu'il ne voulait nullement me vexer, mais que son plus cher désir serait de faire un joli cadeau à mon amie, afin qu'elle conservât un impérissable souvenir de cette charmante soirée. Il me supplia de lui dire ce que ma maîtresse souhaitait le plus ardemment posséder, une villa, une auto, un collier de perles... Son désir serait tout de suite exaucé.

Je songai un moment à dire au Hollandais toute la vérité : Aline n'était pour moi qu'une franche camarade. S'il se sentait tellement emporté par son subit amour, il n'avait qu'à tenter sa chance directement. Aline n'était pas farouche et sa vertu n'était pas d'airain.

Avais-je le droit de décourager un homme rempli de si nobles intentions envers la jolie femme ?

Hamilton interpréta mon silence favorablement. Il estima bon de pousser plus loin son audace :

— Monsieur le baron, dit-il, je vais être



Bucarest, la Calea Victoriei.

indiscret, mais cela vous prouvera la pureté de mes intentions.

— Je vous écoute.

— J'ai surpris, durant le dîner à Cina, une petite dispute entre M^{me} Slavesco et vous au sujet de cette bague que vous portez à votre petit doigt.

Je regardais l'anneau qu'Aline m'avait donné en gage :

— Ah ! oui !

— Eh bien ! J'ai compris de quoi il s'agissait. Parce que, moi, je suis un grand psychologue, monsieur le baron...

Le grand psychologue tira plusieurs bouffées de son cigare, avant de poursuivre :

— Je parie que la charmante femme vous priait de lui faire cadeau de cette bague et que, pour des motifs qui ne me regardent pas, vous la lui avez refusée ?

Je dus faire un effort pour ne pas pouffer de rire. Sacré psychologue, va ! Toutefois, je hochai la tête en signe d'affirmation.

— Assurément, un souvenir de famille ?

— Oui, c'est ça. Un souvenir de famille. Ça vient de ma grand-mère, la comtesse de Chianti Stravecchio, fille de lady Chesterfield et de lord Scaferlati.

Le président de la Hollandische Standard Oil, assommé par cette avalanche de titres nobiliaires, resta muet durant plusieurs minutes. S'était-il aperçu que je me payais sa tête ? Non, car il me proposa brusquement :

— Voulez-vous me vendre cette bague ?

Je tressaillis. Mais il était fou, ce Hollandais ! Voilà maintenant qu'il voulait me faire vendre la bague d'Aline !

Il prit mon geste pour de l'indignation. — Je vous en offre deux mille florins, dit-il.

Je calculai : un florin vaut quatre-vingt lefs ; deux mille florins font cent soixante mille lefs. La bague ne valait pas même le quart de cette somme.

— Trois mille florins, surenchérit Hamilton.

Ma parole, il était fou...

Au fond, que se passerait-il si je lui vendais la bague ? Rien. Je n'avais qu'à mettre Aline au courant et partager avec elle.

Comme je ne répondais toujours rien,

— Je n'entendis plus rien. Comme un fou je courais vers Bucarest.

Hamilton s'enhardit. Il tira un vaste portefeuille de la poche intérieure de son gilet, y cueillit trois billets de mille florins et me les mit de force dans la main :

— Voici les trois mille florins et n'en parlons plus... Allons, soyez gentil... Vous me ferez plaisir et vous ferez aussi plaisir à Aline... Si vous l'aimez vraiment, acceptez...

Eh bien, j'acceptai !

Que ceux qui, dans un cas pareil, auraient eu la force de refuser me jettent la première pierre.

Entre temps, les deux automobiles arrivaient à Sans Souci. Notre groupe se reforma. Avant d'entrer dans la loge qu'on nous réservait, je me retirai pour mettre un peu d'ordre dans ma toilette, laissant Aline en compagnie de mes deux amis.

Je revins au bout de cinq minutes, décidé à prendre Aline à l'écart et à lui exposer le détail de la vente que j'avais effectuée. Hélas ! le sort en avait décidé autrement.

En me rapprochant de notre loge, j'entendis à travers la portière en velours la voix grave de Hamilton :

— ... Vous pouvez juger de la force de l'amour que vous m'inspirez, madame, par l'étrangeté de facultés nouvelles que vous faites naître en moi. Tenez, par exemple, il m'a suffi de vous regarder un instant, à Cina, pour deviner un de vos désirs les plus cachés, les plus ardents.

Aline rit, amusée, flattée :

— Voyons ce désir, cher président.

Voyons vos talents divinatoires !

Hamilton prépara par un court silence son coup de théâtre :

— Votre désir le plus cher, madame, est de posséder cette bague.

J'entendis encore un éclat de rire et la voix aiguë d'Aline :

— Ma bague !... Qui vous l'a donnée ?...

Puis, je n'entendis plus rien. Comme un fou, je courais vers Bucarest.

Ai-je besoin d'ajouter que, dégagée de sa promesse envers moi par le fait que je lui avais rendu son gage, Aline devint, le soir-même, la maîtresse d'Oscar Hamilton ?

(A suivre.)

X.



les demi-vierges de Hyde



Hyde-Park, dans la journée, est mieux fréquenté que la nuit.

A Londres, un soir de printemps...

Il est près de dix heures et demie lorsque je franchis la grille de Hyde-Park. On m'a déconseillé d'y aller. Hier encore, un peu avant minuit, une femme y a été attaquée et grièvement blessée par un homme qui lui a pris son sac à main. Cela s'est passé du côté de Rotten-Row, dans la partie sud du parc. Bah! si la perspective de mauvaises rencontres faisait reculer les reporters, il n'y aurait plus de reportages possibles.

Hyde-Park est fort mal éclairé. Les lampadaires sont rares. Si l'on en trouve encore en assez grand nombre le long des artères principales, Ring-Road, Broad-Walk et Rotten-Row, ils sont à peu près inexistant dans les petites allées.

Je m'engage dans un sentier très sombre et

*Sont-ce des courtisanes ?
Ou simplement des passantes ?*

paraissant désert. Une ombre féminine me frôle, puis une deuxième, puis une troisième... Que font donc ces femmes, seules dans le parc, en pleine nuit ?

Elles marchent d'un pas pressé, me regardent fixement quand je les croise, mais ne me font pas le moindre signe et ne m'adressent point la parole. Sont-ce des courtisanes ? Ou bien simplement des passantes qui traversent Hyde-Park pour rentrer chez elles ?

Je quitte le sentier et marche maintenant sur la pelouse. J'ai l'impression d'être entouré d'une foule mystérieuse et invisible. J'entends comme des râles, des soupirs, des murmures, de petits rires étouffés. Chose étrange, ces bruits me semblent à la fois lointains et très proches. Peut-être est-ce tout bonnement l'effet de mon imagination ?

Soudain un cri retentit, qui me fait stopper immédiatement :

— Harry !

C'est une voix féminine qui a prononcé ce nom. L'appel provient d'un petit bouquet d'arbres situé à quelques mètres de là. On jurerait, de plus, que c'est moi qu'on interpelle. Sans bouger, je tends l'oreille.

— Harry !

Une voix mâle, cette fois, a crié. Intrigué, je m'approche du bouquet d'arbres. Un jet de lumière braqué soudainement en plein sur mon visage m'aveugle complètement.

— *Beg your pardon, that's a mistake,* dit la voix mâle, je vous demande pardon, c'est une erreur.

La lampe électrique s'éteint brusquement. On m'a pris pour un autre, évidemment. Il me semble distinguer dans l'ombre deux femmes et un homme, étendus sur l'herbe et... ma foi, je crois bien, si ce n'est pas une illusion d'optique, qu'ils ne sont pas très habillés. Les nudistes, en Angleterre, sont-ils donc si pourchassés qu'ils en sont réduits à pratiquer leurs doctrines dans les fourrés les plus sombres de Hyde-Park ?

Un peu plus loin, des chaises de jardin sont entassées les unes sur les autres. Un couple s'approche. L'homme s'empare de deux chaises et part en les traînant. La femme l'imité. Où diable vont-ils ? Pourquoi emportent-ils quatre chaises puisqu'ils ne sont que deux ? Je les suis des yeux et les vois disposer leurs quatre sièges sous un grand arbre.

Bizarre !...

L'homme étend son manteau sur les chaises. Je comprends... C'est un couple qui aime le confort. Ils n'attendent plus que mon départ pour se mettre à leur aise... Je ne veux pas les importuner plus longtemps et m'éloigne d'un pas rapide...

Me voici revenu dans la première allée. Les ombres féminines rôdent toujours. Ce sont les mêmes, à n'en pas douter. Par conséquent, il ne s'agit pas de passantes comme je me l'étais imaginé. Alors que font-elles ici ? Pourquoi cette marche incessante et ce silence impressionnant ? Des prostituées, il me semble, aguicheraient le promeneur, lui décocheraient d'engageants sourires ? Mais celle-là, rien. Silence et discrétion.

Allumant une cigarette, je marche pendant plusieurs minutes sans rencontrer âme qui vive.

Tout à coup, trois silhouettes inquiétantes surgissent devant moi. Des hommes coiffés de casquettes enfoncées jusqu'aux

yeux, à la carrure athlétique, la mine patibulaire. L'un d'eux s'avance vers moi et d'un ton rogue me demande du feu. C'est l'attaque classique. Aucune illusion sur le sort qui m'attend. Je vais être dévalisé très certainement et roué de coups fort probablement. Perspectives aussi peu réjouissantes l'une que l'autre. Naturellement, je ne suis pas armé.

Une sueur froide perle à mes tempes. Je tends néanmoins ma cigarette à l'individu, m'attendant au pire... Mais, à ma grande stupéfaction, l'homme recule précipitamment, ses compagnons l'imitent et tous trois décampent à belle allure...

Ma surprise est sans bornes. Je me retourne et aperçois deux femmes, vêtues d'une grande cape et coiffées d'un chapeau bizarre. Elles marchent d'un pas pressé. Je les prends d'abord pour des dames de l'Armée du Salut, mais comme elles passent à côté de moi, je reconnais en elles — ou plutôt je devine — deux *policewomen*, ces femmes policières dont on m'a déjà parlé et qui sont chargées, à Londres, de la police des mœurs en ce qui concerne les femmes. Ce sont elles qui ont provoqué la fuite éperdue de mes apaches. Que le ciel les bénisse !

Je ne juge pas utile de leur conter mon aventure, mais, songeant qu'elles seront pour moi une garantie de sécurité, je les suis à distance, curieux, également, d'assister à leur ronde nocturne.

Une femme, à leur vue, se met à courir avec une précipitation égale à celle de mes agresseurs manqués. Les *policewomen* sont agiles et possèdent des chaussures à talon plat. Elles ont tôt fait de rattraper la fuyarde. Un colloque s'engage à voix basse. Je ne puis en saisir le sens. Il dure une minute environ. Puis l'inconnue s'éloigne vivement et les policières continuent leur tournée.

Je les ai dépassées. C'est moi, à présent, qui marche devant elles. Nous croisons plusieurs hommes suspects. Elles ne les regardent même pas. Les femmes semblent seules les intéresser.

Devant la statue d'Achille, au bout de l'allée, une jeune femme est assise dans l'ombre. Elle aperçoit les *policewomen*, se lève brusquement et va se cacher derrière le monument. Les policières n'ont pas remarqué cette manœuvre. Elles passent sans s'arrêter.

Dès qu'elles ont disparu dans une autre allée, la jeune femme quitte sa cachette et reprend sa place sur la chaise.

Tout cela est bien énigmatique. Il est minuit moins cinq. On va fermer les grilles. Je sors de Hyde-Park en me jurant d'y revenir la nuit suivante, afin d'essayer d'éclaircir tous ces mystères.

Hyde-Park, dans la journée, est mieux fréquenté que la nuit. Rotten-Row et Lady's Mile sont, l'après-midi, le rendez-vous de l'élégance et de l'aristocratie londoniennes. On y donne des concerts quotidiens, et son joli lac, la Serpentine, permet aux amateurs de canotage de se livrer à leur sport favori.

Mais, dès la tombée de la nuit, le parc

— *Ne trouvez-vous pas écoeurant le commerce de ces femelles ?*



Hyde-Park

prend un tout autre aspect. Les honnêtes gens l'évacuent. Je ne veux pas dire par là que tous ceux qui restent soient malhonnêtes. Seulement, tout de même, les raisons qui les incitent à demeurer dans l'obscurité ne sont pas des plus vertueuses.

Désireux de ne rien perdre de cette métamorphose du parc, j'y suis venu, aujourd'hui, alors qu'il faisait encore clair. J'arpente, en ce moment, la petite allée qui, hier soir, était peuplée d'ombres féminines. Elles sont là, de nouveau. Je dois avoir l'air de chercher fortune, car elles rôdent autour de moi avec insistance.

Pas plus qu'hier soir, pourtant, elles ne m'adressent la parole. Ce mutisme est de plus en plus surprenant. Je prends une de ces errantes en filature. Elle s'aperçoit que je la suis et, aussitôt, va s'asseoir sur un banc. Je passe sans m'arrêter. Alors, quittant son siège d'un air dépit, elle recommence à rôder.

Un peu plus loin, une de ces femmes mystérieuses est assise, immobile. A l'autre extrémité du banc, un monsieur, immobile également. Je repasse une minute après. L'homme et la femme, cette fois, sont l'un contre l'autre et conversent doucement.

Je poursuis mon chemin et reviens deux minutes plus tard. Le banc est vide... Où sont donc passés le monsieur et la dame ?

Je m'assieds à mon tour, espérant qu'une promeneuse viendra me tenir compagnie. Je verrai bien ce qu'elle me dira. Hélas ! ce n'est pas une femme qui survient, mais un jeune homme, un tout jeune homme d'une vingtaine d'années. Désillusion !

Il est élégamment vêtu et je remarque que ses mains sont très fines. Il se tourne vers moi :

— Joli temps ! dit-il.

— Oui, en effet.

La conversation est amorcée. Je sens que mon compagnon n'a pas l'intention de la laisser tomber. Comme une femme passe devant nous, il la considère avec mépris et déclare gravement :

— Ne trouvez-vous pas étonnant le commerce de ces femmes ?

— Ce sont des prostituées professionnelles ?

— Non. La plupart sont des chômeuses, des ouvrières ou des vendeuses de White-chapel. Les chômeuses touchent un secours minime. Les autres ont un salaire de famine. Alors, comme il faut bien vivre, elles fréquentent Hyde-Park, le soir, et font de petits extras.

— Elles se donnent, ou plutôt se vendent au premier venu ?

— Pas tout à fait. Ce sont, en quelque sorte, des demi-vierges. Leurs relations avec leurs clients de rencontre ne vont pas plus loin que...

Et il m'expose, en termes si crus que je ne puis les reproduire ici, en quoi consistent ces relations. Je me bornerai à dire qu'elles n'accostent jamais les passants. Elles lient connaissance avec eux sur les bancs. C'est le monsieur, généralement, qui fait le premier pas et apprend à la demoiselle ce qu'il désire d'elle. Toujours la même chose, d'ailleurs, car les demi-vierges de Hyde-Park sont « spécialisées ». Dès que le marché est conclu, ils s'en vont l'un et l'autre dans un coin sombre, sur la pelouse de préférence, où ils dénichent toujours deux chaises de jardin qui semblent les attendre... Le tarif uniforme de la petite séance est de deux schillings. Ce qui n'est pas cher, en somme... Mais, n'insistons pas...

— Sont-elles sous le contrôle des autorités ?

— Nullement. Les policewomen, un peu avant la fermeture du parc, les invitent à se retirer. Si jamais on les découvre à l'intérieur, après la clôture des grilles, alors, oui, on les met en carte. Mais il est rare qu'elles se laissent enfermer.

— Ainsi, ces pauvres filles, demain matin, iront prendre leur service à l'usine ou au magasin ?

— Oui. Sauf les chômeuses, bien entendu.

Après un silence, le jeune Anglais reprend :

— Tout de même, elles me répugnent. C'est dégoûtant, ce qu'elles font, ne trouvez-vous pas ?

Comme j'acquiesce d'un signe de tête, il ajoute en baissant le ton :

— Entre hommes, n'est-ce pas, ce n'est pas la même chose ?

— Je ne trouve pas.

Ma réponse, semble-t-il, l'a déçu. Un silence. Une « demi-vierge » passe devant nous. Elle interpelle mon voisin de banc :

— Are you doing good business ? (1).

Il hausse les épaules sans lui répondre.

— Que demande-t-elle ?

— Elle voudrait savoir si je me suis arrangé avec vous.

— A quel sujet ?

Il me regarde fixement, les yeux dans les yeux, hésite une seconde, puis réplique :

— Oh ! pour rien... Elle s'imagina que... vous et moi... Elle se trompe, voilà tout... Je ne mange pas de ce pain-là...

Ceci est dit sans conviction. Mais, changeant de conversation, il me parle de certaines « parties » qui se déroulent, presque tous les soirs, à l'ombre des bosquets de Hyde-Park et qui groupent des gens de l'aristocratie et de la bourgeoisie londonniennes. Tiens ! tiens ! Albion serait-elle moins pudique qu'elle le prétend ?

Nous nous séparons. Le jeune Anglais s'engagea dans Rotten-Row. Au lieu de sortir du parc, je me mets à le suivre, par pure curiosité. Il tourne à droite. Non loin de là, une haute silhouette se dresse, semblant attendre quelqu'un. C'est un magnifique soldat rouge de la Garde Royale, un de ces beaux militaires qui font l'admiration des badauds londonniens, lorsqu'ils exécutent leur parade d'automates devant Buckingham Palace.

Mon ex-compagnon rejoint le soldat. Ils s'embrassent, montent sur la pelouse et s'enfoncent dans un fourré obscur...

Les étrangers — et les Anglais notamment — se plaisent à flétrir les soi-disant orgies nocturnes de notre Bois de Boulogne. Pourquoi ne parlent-ils jamais des scandales de Hyde-Park ?

ROGER SALARDENNE.

(1) Faites-vous de bonnes affaires ?

Ce fut un magnifique soldat de la Garde Royale.

JUSTICE SOUS L'ÉQUATEUR

QUE de plaideurs se plaignent, dans nos pays civilisés, des lenteurs de la justice ! Combien d'accusés n'ont pas maudit leurs juges et dénoncé leur partialité, leur tendance à traiter le puissant avec indulgence et aménité, réservant pour le faible seul toutes les rigueurs de la loi ! Que di- raient ces prévenus si, au lieu de naître sur les bords de la Seine, de la Tamise ou du Danube, ils avaient vu le jour au milieu des peuplades sauvages de la Guinée ou du Congo ?

Dans ces contrées lointaines, plus d'en- quêtes interminables, plus de prison pré- ventive ; la justice y est plus expéditive et surtout moins onéreuse.

En effet, les indigènes se servent, pour arriver à la découverte de la vérité, d'une espèce de jugement de Dieu qu'ils appellent le poison d'épreuve.

Le plus célèbre d'entre eux, celui dont tous les explorateurs de l'Afrique équato- riale font mention, est certainement le m'boundou.

Le m'boundou est un poison narcotique. Les indigènes croient que celui qui l'avale, s'il ne meurt pas, acquiert le pouvoir de divination. On se sert surtout de ce poison pour éprouver les personnes accusées de sorcellerie. Un pauvre diable est-il soup- çonné d'avoir empoisonné quelqu'un de sa tribu. Il faut, pour prouver son inno- cence, qu'il avale le m'boundou. Le fétich- eur trace une raie sur le sable, à dix pas devant le patient auquel il tend ensuite le coupe de m'boundou. Celui-ci doit l'ava- ler d'un trait, puis, sur un signe du fétich- eur, se mettre en marche.

Malheur à l'infortuné s'il tombe avant d'avoir franchi la raie tracée sur le sable. Sa culpabilité sera prouvée aux yeux des barbares et la foule l'égorgera, arrachera ses entrailles et coupera son corps en mor- ceaux. Si, au contraire, il passe la ligne fatale, il est déclaré innocent et la colère du peuple retombera sur son accusateur.

Cette épreuve est très redoutée chez les nègres ; ils s'enfuient souvent et dispa- raissent plutôt que de se soumettre. Si, par malheur, l'homme condamné à boire le poison est l'objet d'une haine personnelle, on renforce secrètement la dose. Les doc- teurs du pays ont la réputation d'être à l'abri du m'boundou. C'est cependant un poison mortel. La mort arrive ordinaire- ment cinq minutes après l'absorption ; elle est annoncée par un écoulement de sang qui s'effectue par le nez, la bouche et les yeux ; les nègres assurent même que, sou- vent, les veines de la personne empoisonnée éclatent et se rompent.

Un explorateur célèbre, M. Duhaillu, fut témoin d'une de ces scènes et il nous en a donné la description suivante :

« Cette fois-ci, je voulus surveiller toute l'opération. Quelques nègres rapèrent la racine dans une grande tasse ; puis ils y versèrent un demi-litre d'eau. La fer- mentation se manifesta au bout d'une demi- minute, par une ébullition qui ressemblait beaucoup à celle du vin de Champagne. L'eau prit bientôt une teinte rougeâtre, due à l'épiderme de la racine du m'boundou qui en est la partie vénéneuse.

« Quand cette effervescence fut apaisée, les amis de l'accusé l'appelèrent ; car il n'est pas permis à celui qui doit boire le poison d'assister lui-même à la préparation du breuvage, mais il peut envoyer deux de ses amis chargés de voir si tout se passe suivant les règles. Quand le patient fut venu, il prit la tasse et la vida d'un seul trait. Au bout de cinq minutes, le poison produisait déjà son effet. L'homme com- mença à chanceler, ses yeux s'injectèrent de sang, ses membres se contractèrent convulsivement, sa langue s'épaissit ; mais il se manifesta en même temps d'autres symptômes qui firent pressentir que le poison ne serait pas mortel. En effet, le signe le plus certain de l'innocuité du m'boundou est une émission d'urine fré- quente et involontaire ; il y parut bien dans le cas actuel. Tous les mouvements de l'accusé étaient ceux d'un homme ivre et il se mit à tenir les propos les plus désor- donnés, si bien qu'on s'imagina que l'ins-

piration lui arrivait. On lui demanda alors s'il n'y avait pas un homme qui avait tenté d'ensorceler le roi ; à cette question plu- sieurs fois répétée, il répondit : « Oui, quelqu'un a voulu ensorceler le roi. » On en vint ensuite à lui demander : « Qui ? » Mais en ce moment, par bonheur, le pauvre diable, dans un état d'ivresse complète, était incapable d'articuler une parole rais- sonnable ; il balbutia je ne sais quel jargon inintelligible, et la cérémonie fut aussitôt terminée.

« Pendant tout l'interrogatoire, une cen- taine de nègres étaient assis en rond, avec des bâtons dans leurs mains. Ils frappaient la terre en cadence et chantaient d'une voix monotone :

Si c'est un sorcier, que le m'boundou le tue. Si ce n'est pas un sorcier, que le m'boundou s'en aille.

« Toute cette scène avait duré à peu près deux heures ; après quoi, la foule se dis- persa.

« Quant au patient, qui s'était un peu remis, il tomba dans un profond sommeil. On m'a dit que ce vieux nègre pouvait avaler du poison à doses considérables et à des intervalles très rapprochés, sans en ressentir d'autre effet que cette pesante ivresse.

Les nègres assurent d'ailleurs qu'on peut s'habituer à ce poison en en prenant jour- nellement de petites doses. On prétend en outre qu'il existe un contre-poison du m'boundou : il se composerait de cannes à sucre pilées, de fèves bouillies et d'excrè- ments humains. Des explorateurs dignes de foi ont constaté de visu l'efficacité absolue de ce contre-poison, même après les pre- miers symptômes de l'empoisonnement.

D'après les indigènes, l'arbutus qui four- nit le m'boundou ne reste pas planté la nuit. Il voyage, voit les sorciers, les voleurs et pénètre partout. C'est seulement à l'aube qu'il reprend sa place dans les bois, alors on peut l'arracher et l'emporter avec soi.

Les feuilles et la racine de cette plante ont été envoyées en Europe. On a reconnu que ce végétal appartenait à la famille des Solanées et n'était autre qu'un *Strychnos*.

On lui a donné le nom de *Strychnos Icaja*. Sa taille ne dépasse guère 1 m,25 ; l'épaisseur du bois est d'environ 3 centimètres ; les feuilles opposées deux à deux, sont oblon- gues et d'un vert foncé, parcourues par trois nervures principales atteignant le sommet ; la racine est rougeâtre et de forme conique. Son principe actif est cer- tainement la strychnine, son mode d'action étant très analogue à celui de la plupart des *strychnos* toniques, notamment les vomiquiers et l'arbre à la jéve de Saint- Ignace.

Cette façon barbare de rendre la justice par les poisons d'épreuve est en honneur dans presque toutes les parties de l'Afrique, notamment en Gambie, au Gabon et au Congo. Les indigènes emploient d'ailleurs d'autres plantes à cet usage, notamment la jéve de Calabar, graine d'une petite plante ayant la forme d'un haricot, le *Physostigma venenosum*, dont les principes actifs (*physo- stigmine, ésérine, calabarine*) sont des alcaloïdes extrêmement toxiques, exerçant leur action sur les centres cérébro-spinaux et déterminant la mort par asphyxie.

Il est pourtant, dans ces pays sauvages comme dans nos pays civilisés, des accom- modements avec la justice ; tout indigène qui redoute le m'boundou ne manque pas, avant l'épreuve, d'envoyer quelques têtes de bétail au féticheur et, en retour, ce der- nier a soin de ne lui servir qu'un poison très dilué et incapable de déterminer la mort. Ce fait prouve que, dans tous les pays du monde et à toute époque, le vieil adage du poète sera toujours vrai :

Selon que vous serez puissant ou misérable, Les jugements de cour vous feront blanc ou [noir].

Avec cette différence toutefois que, sous l'Équateur, les accusés, après le jugement, demeurent toujours... noirs.

A. C.

LA MYSTÉRIEUSE AFFAIRE LAGET

(Suite de la page 7.)

normale. Les trois médecins d'état-civil et les docteurs traitants, unanimement, ont été sans soupçon.

Le juge n'a pas recherché où le docteur Laget aurait pu se procurer ces quantités répétées et considérables d'arsenic.

Visiblement, il s'est efforcé de nourrir son dossier de charges contre l'inculpé.

Il n'a pas recherché le coupable. Il a recherché la culpabilité de Laget.

Le dossier laisse le lecteur étonné, inquiet, effrayé de l'incertitude, de la fragilité des charges. Une opinion publique accusatrice et passionnée, un dossier servi par une expertise indiscutée, mais discutable, par une famille réticente ou hostile, voilà ce qui prépare la comparution du docteur Laget devant la Cour d'assises de l'Hérault.

(A suivre.) M. C.

LA JUSTICE GELÉE

On répète constamment que la justice est borgne, aveugle, boiteuse, paralytique. On ajoute même — mot du temps — qu'elle est souvent embouteillée, comme une vulgaire rue parisienne.

Il fut un temps où l'on pouvait dire qu'elle était gelée...

Cela ne date pas d'hier, non, car ce fut en l'an 1496 que l'on vit cette chose curieuse.

Il fit cette année-là un hiver très rigou- reux. Les annales du temps nous racontent qu'à cette époque le vin se débitait à la livre, on le cassait à la hache comme un simple rondin.

Et l'infortuné greffier du Parlement ne pouvait plus enregistrer les arrêts, l'encre gelant au bout de sa plume, malgré le bon feu de bois qui flambait joyeusement dans la salle d'audience. Il n'était pas possible d'exécuter les arrêts de justice.

Les condamnés à mort durent ainsi attendre le dégel pour subir leur châti- ment.

Et l'on peut assurer qu'ils ne souhai- taient guère un rapide changement de température...

Albert Prince connaissait-il la cachette des bijoux Stavisky ?

DIJON

(De notre envoyé spécial)

QUE la mort du conseiller Albert Prince fût mystérieuse, soit ! Qu'elle le restât éternellement, le public ne paraît pas devoir l'admettre.

Et, cependant, après un mois de vaines enquêtes parsemées de communiqués remplis d'espérance : « Nous suivons quatre pistes », « Cette fois-ci, nous tenons quelque chose de solide », « Nous possédons de très sérieux éléments », etc., etc., je n'oublie pas les paroles que vient de me confier, voici un instant, d'homme à homme, un des enquêteurs les plus en vue de cette ténébreuse affaire.

— En vérité, m'a-t-il dit, nous sommes encore sur la place publique et nous ne savons si nous devons prendre telle ou telle direction... voici la réalité, et ce n'est pas que nous ne tentions pas l'impossible pour fuir la lumière.

Voilà qui est réconfortant et qui prouve que, si une solution apparaît d'ici quelques jours, elle sera l'effet d'un heureux coup de théâtre imprévisible actuellement.

Et pourquoi donc être si éloigné encore de la vérité quatre semaines après une mort qui a ému la France entière ?

Uniquement parce qu'on n'est pas seulement à la veille d'arrêter les meurtriers, mais aussi parce qu'on est loin de les avoir identifiés et surtout, et l'un découle de l'autre, parce qu'on ignore les mobiles mêmes du crime.

On les ignore absolument. Et ce n'est que suivant leurs penchants que les uns ou les autres portent des accusations parfois terribles et qui ne sont que le résultat de déductions parfois fort logiques.

Les mobiles ? Beaucoup trouveront cette question d'une puérilité parfaite.

— Mais... et les papiers, et les documents, s'écrieront les voix de la majorité, qu'en faites-vous ? N'est-ce point une raison suffisante ?

Oui. Oui évidemment. Mais quels papiers ? Quels dossiers ? Personne ne les a vus, personne ne savait ce qu'ils contenaient. Ils existaient, c'est entendu, mais avaient-ils l'importance qu'on leur prête ?

M. Prince était-il apte à avoir de tels documents qu'ils puissent décider certains à l'assassinat ?

Rappelons-le, M. Prince n'avait pas été mêlé à la présente affaire Stavisky, il avait seulement été substitué de la section financière du parquet de la Seine lors de l'instruction du premier scandale Stavisky. Le rapport qu'il devait remettre à M. Lescouvé concernait ce qu'il savait de cette période. Rapport dont il demanda par deux fois que la remise fût retardée et dont pas une ligne encore n'était écrite le 20 février, alors que le 21 était la date extrême de la remise.

Et que pouvait-il dévoiler ? Qu'il avait été au courant des remises multiples dont avait bénéficié l'escroc de 1930 à 32. Que, peut-être même, il avait été l'objet de pressions de la part de certains. C'était cela qu'il appelait : « Soulager sa conscience ! » Et c'est pour éviter ces révélations que d'aucuns auraient accepté l'idée du crime ! A bien réfléchir n'est-ce pas la plus improbable des hypothèses ? Faites ou pas faites officiellement, ces révélations n'étaient-elles pas soupçonnées de tous à l'avance ? N'ont-

elles pas à l'avance fait figure de certitude au point que ceux qu'elles visaient en ont subi de toute façon les conséquences fâcheuses, les mêmes que si les révélations avaient pris jour officiellement devant une commission d'enquête ?

Enfin n'est-il pas d'autres personnes qui possèdent des éléments beaucoup plus précieux sur les tenants et les aboutissants de l'affaire Stavisky ?

Et ces « fameux » documents Prince, personne ne sait ce qu'ils sont devenus.

M. Raymond Prince a dit au premier jour de l'enquête :

— Avant de partir de chez nous pour prendre le train à la gare de Lyon, mon père nous a déclaré : j'emporte tous mes papiers, mes importants papiers, avec moi dans ma serviette, pour pouvoir travailler à mon rapport au cours de mon voyage. Ces importants papiers étaient uniquement composés de notes manuscrites, d'idées qu'il avait jetées sur un brouillon...

Donc, pas de véritable document. Voici un point.

Plus tard M^{me} Albert Prince devait déclarer à son tour :

— Juste avant de prendre son train, de la gare de Lyon, mon mari m'a téléphoné pour me prévenir qu'il avait commis une erreur involontaire. Il avait emporté par mégarde dans sa serviette un dossier sans importance et avait laissé à la maison les papiers Stavisky.

Donc à en croire ce coup de téléphone, tous les papiers importants en la possession de M. Prince, auraient dû se trouver, après sa mort, à son domicile parisien, or... or tous ceux qui furent retrouvés après le drame par la famille éplorée furent confiés à M. Lescouvé qui déclara en substance :

— Ce sont là notes, papiers et dossiers sans grande importance...

Que conclure ? Si ce n'est que M. Albert Prince s'abusait peut-être un peu en accordant un intérêt de premier plan à certains de ses dossiers.

On a parlé de photographies de deux documents, mais cela n'a été qu'une rumeur jamais confirmée avec précision.

Enfin rappelons qu'en dehors même de tout rapport écrit M. Prince aurait eu, la semaine précédant sa mort, une longue conversation avec M. Lescouvé au cours de laquelle il l'aurait déjà mis oralement au courant de tout ce qu'il savait.

En résumé, de quelque côté qu'on se retourne il paraît comme fort improbable que le vol des documents et la mort de M. Prince aient pu changer quoi que ce soit au cours normal de l'affaire Stavisky et de l'information ouverte par la commission d'enquête.

Si la disparition du dossier n'avait aucune raison de profiter à quiconque, voici donc un mobile de crime écarté.

Quels peuvent être les autres mobiles ? La vengeance ! De qui ? De quoi ?

Un crime commis occasionnellement ? Impossible ; on n'aurait pas trouvé trace d'une telle préparation confirmant le guet-apens.

Tandis que le Dr Paul procédait à la contre-autopsie du cadavre de l'infortuné conseiller, sept experts suivaient pas à pas les phases de la macabre opération. Voici les experts dijonnais (dont le Dr Kühn, à droite) sortant de l'Institut médico-légal. (K.)

Aussi, comment admettre la possibilité d'un crime sans mobiles ? N'est-on pas amené ainsi à croire une fois de plus au suicide qui, à mille reprises déjà, a été écarté comme impossible...

Alors ?... Alors il y a une autre explication possible. C'est une supposition, mais, alors que tous ceux qui s'occupent de l'affaire ne font pas un pas en avant, n'est-on pas réduit à se contenter de suppositions plus ou moins logiques ?

Ce long exposé, aride, sec, si loin du « romancé », du moins au milieu de tant de suppositions fantaisistes, a peut-être le mince avantage de présenter un raisonnement dont peut-être l'avenir vérifiera les conclusions.

Et voici la nouvelle explication proposée.

**

C'est en prenant un verre au fond de la salle d'un petit bar puant, en compagnie d'un homme au passé chargé et dont le corps est agrémenté de fait depuis longues années de tatouages suggestifs, ô combien ! que la nouvelle explication me fut confiée.

— Vous pouvez le dire que c'est une bien curieuse histoire, prononça l'homme qui me faisait vis-à-vis. Entre nous, tout le monde nage ! Pas vrai ?

Je répondis d'un signe de la tête, tandis qu'il faisait passer d'un coin de la lèvre à l'autre un mégot fatigué et sans couleur.

— Oui, reprit-il, oui, c'est bien bizarre. Entre nous, je peux te parler, c'est pas ? Bon, alors, écoute un peu... Voilà : tout le monde est d'accord pour dire que c'est des hommes, des vrais qui ont fait le coup ? C'est ça, hein ? Et puis là-dessus on se demande qui les a payés et pour le compte de qui ils ont travaillé ? C'est toujours ça ?... Bon, et bien pourquoi ne pas imaginer qu'ils ont travaillé pour leur propre compte ?

— Comment ?

— Oui, ils auraient fait le coup pour eux seulement...

— Mais quel intérêt ?

Alors l'homme s'avança par-dessus la table, d'un geste précis du pouce il rejeta en arrière sa casquette et dans un souffle murmura :

— Les bijoux !...

Un instant, il resta sans mot dire, puis : — Tu vas comprendre. Le Stavisky, au moment de sa fuite, avait des bijoux et pour cher ! Il chercha à en faire de l'argent... A Paris des copains à lui essayaient de faire le change, or c'est juste à ce moment qu'il meurt là-bas à Chamonix, au Vieux-Logis... Les bijoux, les types les gardent. Personne ne sait qui les a ni où ils sont, alors eux espèrent qu'en attendant un peu que le calme revienne ils pourront un jour les vendre. Alors ce sera la fortune... Tu comprends !

— Ils sont plusieurs, tu penses bien, à espérer se partager le gâteau un jour. C'est la vraie planque, tu sais ?...

— Or figure-toi qu'un jour, par un drôle de hasard, M. Prince ait appris où pouvaient bien être les bijoux... alors tu comprends l'intérêt de ces gars de faire disparaître à tout jamais ce témoin gênant !

— Oui, oui, mais comment l'a-t-il appris ?

UN MUSÉE DE TATOUAGES

BARCELONE possède maintenant, dans son Musée d'anatomie, une section spéciale consacrée aux tatouages.

On y trouve la première collection de peaux tatouées. De peaux, oui, de peaux humaines provenant de cadavres non réclamés.

Le spectacle est franchement épouvantable : ces pauvres lambeaux de chair humaine sont tendus par des ficelles comme la peau d'un tambour et plongés dans des récipients de cristal contenant des produits chimiques qui leur conservent toute leur fraîcheur.

Dans ces bœux, au milieu du liquide, ces peaux apparaissent translucides avec une netteté que, certainement, elles n'ont jamais possédée de leur vivant.

Il est difficile de trouver une raison plausible à l'exposition de ces macabres spécimens de tatouages. Ceux-ci ne sortent guère de l'ordinaire. Ce musée pourrait se justifier — en partie — par l'intérêt des sujets exposés, par la fantaisie des tatoueurs.

Or, il n'y a rien de véritablement nouveau ; tous les dessins peuvent se réunir en six ou sept catégories seulement.

Il y en a qui symbolisent les professions : ancres, vaisseaux, etc. ; d'autres des signes astrologiques ; d'autres encore, des fleurs, des armes, etc.

Il y a une médaille militaire arrachée à la poitrine d'un légionnaire, des sujets



Le Dr Paul, médecin légiste, photographié alors qu'il vient de procéder à la contre-autopsie du cadavre du conseiller Prince. On sait que l'opération permit des constatations importantes, mais non décisives, et notamment qu'Albert Prince a été écrasé vivant. (Rol.)

— Ça... ça, tu comprends bien, tu m'en demandes trop... Mais, n'est-ce pas, j'imagine, je suppose... c'est tout...

L'homme vida alors son verre d'un trait. Depuis, on ne l'a pas revu à Dijon.

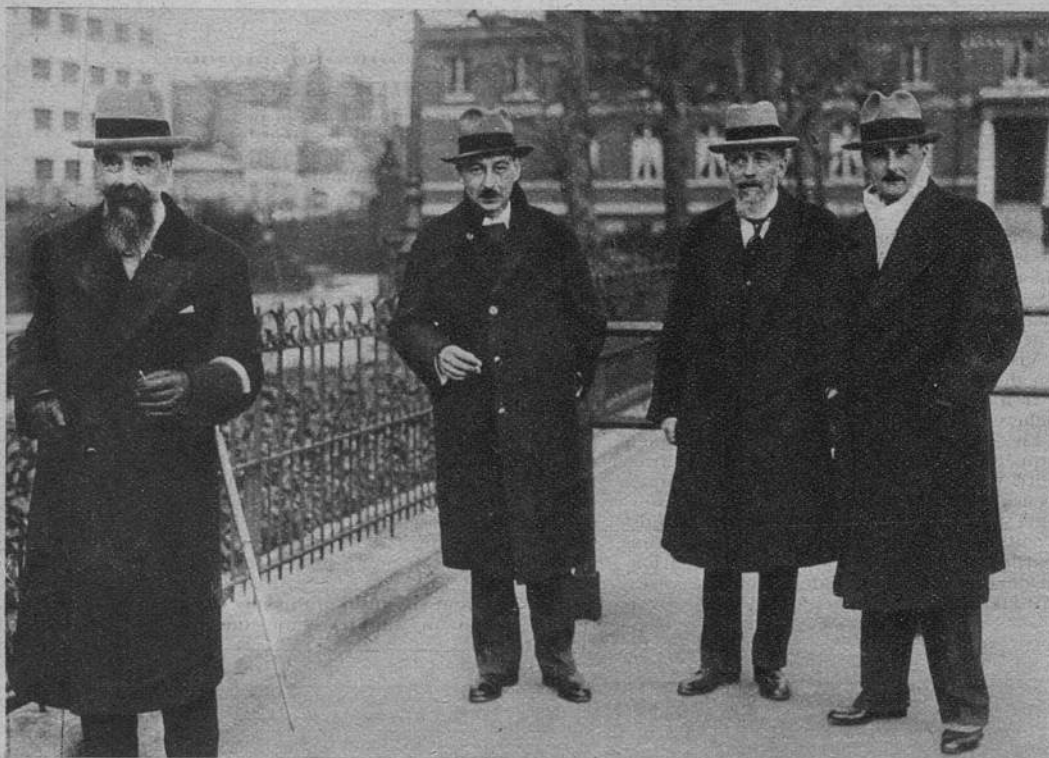
C'est d'ailleurs à peu près au même moment que la police se mit à Paris à entreprendre de nombreuses investigations dans certains milieux de fâcheuse réputation et où fréquentaient paraît-il des lieutenants de Stavisky...

Aujourd'hui, on ne dit plus « lieutenants », d'ailleurs, mais gangsters... et le mot n'est peut-être pas trop fort.

— Ça, ça, me disait un camarade d'autrefois que quelques malheurs ont touché, ça vois-tu, c'est le crime de types qui ont peu de rien !

Il y a bien des escrocs extraordinaires de la taille du bel Alexandre et nous en avons la preuve, pourquoi dans un autre genre n'existerait-il pas de véritables gangsters ? Oui, mais voilà, il faut savoir les trouver. Il en est, et de fait intéressants à suivre, qui n'ont jamais mis les pieds dans les clubs trop célèbres, trop connus de tout le monde et où la police s'est empressée de perquisitionner sans grand résultat vraisemblablement.

PHILIPPE ARTOIS.



Crime rue Grange-aux-Belles



Albert Digard, l'assassin, après son arrestation... mais avant ses aveux. (R.)

Il était vingt heures quinze environ lorsque le cri retentit dans l'escalier de l'immeuble qui porte le n° 10 rue de la Grange-aux-Belles.

Ce cri, un grand cri d'épouvante ou de douleur, deux locataires l'entendirent distinctement, M^{me} Beuvain et M^{me} Doutant. La première avait, quelques instants auparavant, perçu plusieurs coups frappés violemment à la porte de ses voisins, les époux Pottier.

Que se passait-il donc dans la maison ?

M^{me} Beuvain et Doutant prêtèrent l'oreille, mais rien ne vint plus troubler le silence sinon les bruits familiers de l'immeuble.

Pensant qu'il s'agissait simplement d'une dispute conjugale, terminée peut-être par une fille, les deux femmes ne se précipitèrent plus de ce cri qui s'était élevé brusquement dans l'escalier.

Des heures passèrent...

Peu de temps après arrivait sur les lieux M. Lang commissaire du quartier Saint-Martin, bientôt suivi de M. Meyer, le nouveau directeur de la police judiciaire et de M. Bru, juge d'instruction.

C'était incontestablement un crime, cela ne faisait aucun doute. Près du cadavre, il y avait un couteau de cuisine sans manche dont l'assassin s'était servi pour fracturer le petit coffret qui gisait à terre, vide maintenant, et qui d'ordinaire rangé dans l'armoire contenait quelques billets de cent francs et de modestes bijoux, une montre-bracelet en or, deux montres en argent, un collier, deux bracelets, des boucles d'oreille. On avait donc tué pour voler.

Les enquêteurs commencèrent immédiatement à entendre des témoins, parmi les nombreux locataires qui occupent les quatre-vingt-neuf logements de l'immeuble. M^{me} Beuvain et M^{me} Doutant se souvinrent du cri entendu, vers vingt heures

sur le sol, le corps présentant des ecchymoses et une blessure qui le démontrent.

Ah ! la terrible lutte qui s'engagea entre l'habile policier qu'est M. Guillaume et l'ancien marin, Albert Digard. Lutte qui dura des heures, de longues et interminables heures.

Cela commença lorsque « Bébert », comme l'appelaient ses amis, conduit dans l'après-midi du samedi — jour de la découverte du crime — dans l'appartement tragique, y fut prié de donner un emploi détaillé de son temps.

Ce qu'il fit d'ailleurs de bonne grâce.

— Hier, dit-il, je me suis levé à deux heures de l'après-midi. Une demi-heure plus tard, je parlais de chez moi pour aller faire pointer une carte de chômeur, au gymnase Japy. Je me suis arrêté dans un café du faubourg du Temple où j'ai commencé à boire. Après ça a été un autre bistrot rue



M. Pollier, le mari de la victime, fait son récit aux enquêteurs. En médaillon : M^{me} Pollier. (F. P.)

quinze, c'est-à-dire peu de temps après le départ de M. Pottier pour son travail.

Une autre voisine de palier, M^{me} Lauflée, donna, elle, une précision du plus haut intérêt :

— Un peu après huit heures, j'ai bien entendu vaguement quelqu'un pousser un cri, mais, comme les querelles sont fréquentes dans la maison, je n'y ai pas prêté autrement attention. Cependant, quelques minutes plus tard, comme ma porte était entr'ouverte, j'ai vu distinctement un homme sortant de chez M^{me} Pottier et se dirigeant vers le logement occupé par M. Digard.

« J'ai pensé qu'il s'agissait de ce dernier, qui était venu demander un service.

— Qui est-ce M. Digard ? demanda le commissaire divisionnaire Guillaume.

Le concierge lui fournit tous les renseignements nécessaires :

— Un brave garçon qui est né dans l'immeuble, il y a quelques vingt-trois ans. Il a fait son service dans la marine et est ouvrier électricien. Seulement, en ce moment il se trouve en chômage.

— Il est chez lui ?

— Sans doute. Tenez, c'est cette porte.

Un des policiers frappa à diverses reprises sans résultat, mais l'on finit par entendre une sorte de grognement et bientôt l'huis s'ouvrit.

Mal réveillé, les yeux gonflés, les cheveux en bataille, un jeune homme sortit, qui partut tout étonné de voir tant de monde sur le palier.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— On a assassiné votre voisine, M^{me} Pottier.

— Pas possible !

— Vous n'avez rien entendu de suspect, hier soir.

— Moi ? Non. D'ailleurs je suis rentré très tard. Il pouvait être au moins deux heures du matin et j'étais saoul. Je... je... je ne me souviens pas...

Il bafouillait maintenant et paraissait gêné. Les enquêteurs se concertèrent et prirent une décision :

— Nous allons en attendant le garder à notre disposition dans les locaux de la police judiciaire.

C'est là qu'arriva, dans l'après-midi, le rapport fourni par le docteur Paul qui avait rapidement procédé à l'autopsie du cadavre de la victime :

— La mort est due à l'asphyxie par suffocation, la victime ayant également subi une strangulation faite à la main, à travers un objet mou, probablement le châle qu'elle portait. Le meurtrier a dû, d'autre part, précipiter M^{me} Pottier violemment

Saint-Honoré, puis d'autres encore où j'ai consommé de nombreux apéritifs en compagnie d'inconnus. Je ne sais plus, pour cette raison, exactement où j'ai été ; cependant je me souviens qu'à dix heures et demie du soir j'étais encore dans un débit boulevard Saint-Denis.

« Enfin j'étais complètement ivre lorsque je suis rentré à la maison, vers deux heures. C'est tout ce que je puis vous dire.

Or ces explications étaient loin de satisfaire M. Guillaume qui avait trouvé sur Digard une somme de 202 fr. 25 et qui, entre temps, grâce à une rapide enquête, avait appris que deux jours avant le crime l'ancien matelot n'avait sur lui que quarante-cinq francs, retiré de la caisse d'épargne.

Le duel reprit, acharné.

— Où vous êtes vous procuré cet argent ?

— Les 14, 15 et 16 mars, j'ai joué aux courses et j'ai gagné.

— Très bien cela. Où preniez-vous vos paris ?

— Chez un book.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Je ne connais ni son nom, ni son adresse, mais je le trouvais tous les jours au même endroit, à l'angle des boulevards Sébastopol et Saint-Denis, entre dix-huit et vingt-deux heures.

— Sur quels chevaux avez-vous joué ces jours-là ?

— Je ne m'en souviens. Tout ce que je sais, c'est que j'ai gagné trois cents francs.

Ces explications étaient inadmissibles. D'or et déjà la conviction de M. Guillaume était faite. Il poursuivit pourtant, plus sévère encore, son interrogatoire :

— Digard, vous avez une écorchure de date récente au majeur de la main droite. D'où provient-elle ?

— Je me la suis faite jeudi en repassant mon rasoir.

— Vous êtes donc gaucher ?

— Je peux me servir pour cela de n'importe quelle main, mais je ne pourrais pas écrire de la gauche.

Le commissaire divisionnaire réfléchit un instant, puis envoya chercher le principal témoin, M^{me} Lauflée. Lorsque cette dernière fut là, il demanda :

— Madame, est-ce bien cet homme que vous avez vu hier soir sortant de chez les époux Pottier ?

— L'homme que j'ai vu sortir de chez mes voisins portait les mêmes vêtements que ceux-ci.

Albert Digard à cette impressionnante déclaration ne broncha pas, se contentant de répondre :

— Je n'ai rien à dire de plus, faites de moi ce que vous voudrez.

— Reconduisez cet homme à la police judiciaire, ordonna M. Guillaume à ses agents.

Il n'y avait plus qu'à prendre patience : le résultat de l'enquête était proche.

La nuit portant conseil, « Bébert » comprit le lendemain matin que son histoire de courses ne tenait pas debout. Aussi, lorsqu'il fut appelé à nouveau devant M. Guillaume, changea-t-il brusquement de tactique :

— Aujourd'hui, dit-il, j'aime mieux vous raconter la vérité. L'argent que vous avez trouvé sur moi, je l'ai gagné dans une affaire de contrebande. Je vendais du tabac et des cigarettes que me confiaient des camarades.

— Quels étaient ces complices ?

— Je ne puis le dire.

A nouveau il était confondu.

M. Guillaume comprit alors que l'aveu n'allait pas tarder. Il prit l'ancien marin par les sentiments.

— Allons, Digard, dites-moi la vérité. Faites-le pour votre père glorieusement tué à la guerre, pour votre mère morte récemment, pour votre frère qui est un honnête garçon. Pour vous aussi qui avez fait tout votre devoir en servant pendant cinq ans dans la marine.

Ah ! la terrible lutte qui se poursuivait ! Sanglotant, Digard fut conduit devant M. Meyer, directeur de la police judiciaire qui, lui aussi, donna le conseil au jeune homme de ne plus mentir.

L'ancien marin se mit à pleurer de plus belle, mais garda le silence. N'y avait-il rien à faire ?

On revint dans le bureau de M. Guillaume et c'est là que ce dernier, regardant Digard dans les yeux sans méchanceté, lui dit simplement :

— Allez, Digard, allez-y...

Alors, se redressant soudain, « Bébert » s'exclama sourdement :

— Eh bien ! oui, c'est moi.

Puis il commença sa confession :

— Je ne voulais pas la tuer, je le jure. J'avais vu M^{me} Pottier partir aux cabinets, un seau à la main. Je suis entré chez elle dans le seul but de voler. Seulement elle est rentrée brusquement. J'ai voulu l'étourdir et lui ai donné un coup de poing en pleine figure. Assommée, elle s'est écroulée sur le parquet.

« Je lui ai alors mis du linge sur la tête pour l'empêcher de crier. Après je l'ai attachée, j'ai ouvert une armoire, fracturé un coffret, pris de l'argent et des bijoux et suis parti dans la rue, lorsque j'eus pris chez moi mon pardessus.

« Pour m'étourdir, j'ai fait de nombreuses stations dans les cafés et, lorsque je suis rentré, j'étais ivre complètement et je ne me souvenais même plus que j'avais commis un crime.

« Mais, je le répète, je voulais seulement la voler parce que j'avais besoin d'argent. Je regrette ce que j'ai fait.

Le commissaire divisionnaire se leva.

— C'est bien, dit-il.

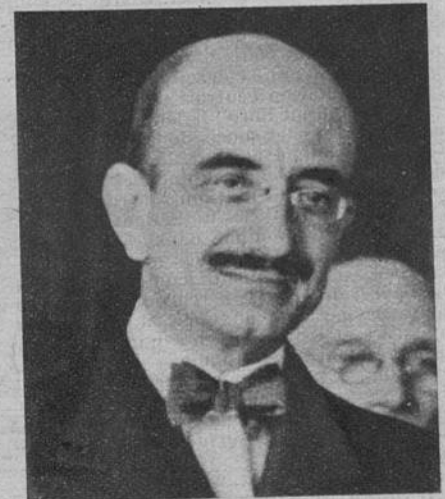
Puis, à ses inspecteurs.

— Il n'y a plus qu'à le conduire devant le juge d'instruction.

Et M. Guillaume se frotta les mains : une fois de plus il avait triomphé.

GÉO GUASCO.

Le nouveau Préfet de Police



M. Bonnefoy-Sibour, à la suite des répressions sanglantes de février, ne pouvait plus conserver le poste de préfet de police, et, d'ailleurs, il ne semblait plus y tenir.

Il a été nommé à nouveau préfet de Seine-et-Oise ; et sa succession est d'ores et déjà assumée par M. Langeron, préfet du Nord.

M. Langeron, dont l'activité, le courage et l'initiative eurent maintes fois l'occasion de s'exercer pendant la guerre et notamment durant les bombardements des villages de l'arrière-front, est un administrateur à poigne en même temps qu'un chef humain au sens le plus large du mot. On doit attendre beaucoup de lui à l'heure où il prend un poste entre tous délicat et qui réclame autant de sang-froid que de tact ou d'énergie.

On accuse, on plaide, on juge...

Un homme qui aime la liberté.

Henri Grignan n'est point de ces mal-fauteurs de grands chemins au casier judiciaire abondamment garni, mais simplement un de ces « habiles » qui trichent au jeu de la fortune jusqu'au moment où leur adresse se retourne contre eux ; il n'avait ni tué, ni blessé, ni même cambriolé personne, mais, discrètement et à l'instar d'un nombre imposant d'hommes en place, il avait indument fait passer dans sa poche sept cent mille francs appartenant à autrui... Sans doute, pensait-il à l'exemple du héros d'Octave Mirbeau : que les affaires, c'est l'argent des autres ! Et le tribunal le condamna à quatre ans de prison.

Voilà donc notre homme à la maison centrale de Clairvaux ; or la prison pour un garçon de vingt-sept ans, imaginatif, plein de vie et d'ardeur, est un lieu humide où se rouillent les forces de l'esprit ; la conduite de Grignan était exemplaire et les gardiens le considéraient comme la meilleure brebis de leur troupeau ; pourtant, si qu'on ne fût la vie du prisonnier dans l'ancienne abbaye de Saint-Bernard, il soupirait après la liberté... Que faire ? Il est difficile de quitter Clairvaux sans y être invité : cinq portes doivent s'ouvrir et celle qui ferme la cellule ne présente à l'intérieur de celle-ci qu'une surface plane, la serrure étant tout entière à l'extérieur.



M. Jacques Brulé, le défenseur de Henri Grignan.

Grignan, une fois de plus, voulut profiter de ses facultés inventives : dans des boîtes de conserves, il tailla des poulies ; d'un morceau de fer dérobé à l'atelier, il fit un passe-partout et, par un procédé ingénieux de mécanique où tout était savamment combiné — si savamment qu'à l'audience correctionnelle qui mit fin à ses exploits magistraux et avocats ne comprirent rien — il parvint à ouvrir la lourde porte de sa cellule.

Il était neuf heures du soir... Il lui restait quatre portes à franchir et, toutes les cinq minutes, il risquait de rencontrer une ronde ; pourtant à dix heures, après s'être blotti dans des coins d'ombre, Henri Grignan franchissait la dernière étape et sortait de la maison centrale de Clairvaux.

Libre ! il était libre ! Il commença alors à connaître tous les soucis de la liberté, car il se savait signalé partout... Il erra le long des voies, puis s'enfonça dans les bois où il se nourrit pendant huit jours de rares fruits, tandis qu'il passait les nuits dans des granges, volant des pommes dans le grenier des paysans. Mais il fallait bien mettre à profit la liberté si chèrement acquise : dans les faubourgs de Troyes, il rencontra quelques mauvais garçons, auxquels il confia son aventure et il fut convenu que ceux-ci lui procureraient une automobile — volée bien entendu — pour gagner Paris.

— A Paris, promet Grignan, j'ai des amis à qui je demanderai mille francs pour vous récompenser de l'aide que vous m'apportez !

Sitôt dit, sitôt fait... voici l'auto, le chauffeur improvisé, Grignan dans la voiture et en route...

Pourtant ledit chauffeur ne devait pas avoir la conscience bien tranquille, car il abandonna son voyageur, l'auto... et quelques billets de cent francs. Grignan prit le volant et — il était minuit — songea à se rendre dans une boîte de nuit : il pensait avec volupté au champagne qui pétillait dans les coupes... aux belles filles qui s'offrent... à la musique à la fois aiguë et langoureuse qui brise les nerfs.

Seulement l'évadé connaissait mal les boîtes « chics » du moment, il s'adressa à deux agents :

— Pardon, messieurs, leur dit-il poliment, je voudrais aller passer la nuit dans un cabaret élégant, indiquez-moi quelque chose de bien, de très bien !

Or le noctambule est généralement en smoking, quelquefois en habit, mais jamais...

en costume de bure, uniforme traditionnel des maisons centrales. Grignan, l'imprudent sorti de Clairvaux, habillé en pensionnaire de la maison, n'avait pas songé à revêtir des vêtements... civils ; les représentants de l'autorité, gens curieux par profession, s'étonnèrent de voir un particulier de la sorte chercher une boîte de nuit chic et ils le prièrent poliment de venir s'expliquer au commissariat :

— Je suis « fait », murmura sans élégance, mais avec exactitude, le prisonnier fugitif.

L'autre jour, il comparait devant la Xe chambre correctionnelle où il expliqua aux magistrats son besoin de liberté et d'air pur. Son avocat, M. Jacques Brulé, plaida sa cause avec humour et chaleur et les magistrats, dans une certaine mesure, s'apitoyèrent sur le triste sort de Grignan, assez adroit pour s'échapper de Clairvaux, assez imprudent pour se promener à Paris en costume de prisonnier et ils ne le condamneront qu'à huit mois de prison... qui s'ajouteraient, bien entendu, aux quatre ans que Grignan devait purger avant sa folle équipée ; prochainement, sous bonne escorte, il regagnera la sombre maison centrale qu'il avait quittée... avec tant d'espoir et la joie au cœur.

Qu'est-ce que la réconciliation ?

Une dame L. demande au tribunal de prononcer la séparation de corps entre elle et son mari, celui-ci s'y oppose en excitant ce qu'on appelle, dans le si spécial jargon judiciaire, « une exception de réconciliation ».

Le tribunal civil saisi de la demande de M^{me} L. a rendu le jugement suivant qu'il nous semble savoureux de transcrire sans en changer un mot :

« Attendu, dit ce jugement, qu'il convient de rechercher si M. L. est fondé à soutenir qu'une réconciliation est intervenue entre les époux ;

« Attendu qu'il n'est pas douteux que, au cours de la procédure et alors que la femme était autorisée à avoir un domicile distinct, les époux se sont à diverses reprises retrouvés, que, si, très vraisemblablement, ils ont eu, au cours de ces entretiens, des relations sexuelles, rien pourtant n'autorise à dire qu'une réconciliation a vraiment eu lieu entre les époux !... »

On se demande tout de même ce que les juges appellent une réconciliation si des relations conjugales n'en constituent pas ?

« D'ailleurs, continue le jugement, il a été jugé à juste titre que des relations où les sens jouaient le seul rôle ne pouvaient être considérées comme une sérieuse reprise de la vie commune.

« Attendu qu'en l'espèce le ménage L. a donné, par son attitude, en allant au théâtre et en passant des nuits dans des hôtels meublés, plutôt l'impression d'un amant et d'une maîtresse que de gens mariés ;

« Par ces motifs, le tribunal déclare le sieur L. mal fondé en son exception de réconciliation, l'en déboute et prononce la séparation de corps entre les époux... »

Quand nous donnera-t-on une explication juridique du mot... réconciliation ?

SYLVIA RISSER.

La prison en folie

(Suite de la page 5)

est en fourrière ; et les dollars au greffe. Adieu, les bons petits soupers, les huitres et le caviar ! Adieu, les leçons de chant, les folles nuits, le cocktail, les cigarettes de grand luxe ! Le gangster a rejoint tête basse la cellule anonyme, froide, triste, où il se désespère.

Mais a-t-il vraiment lieu de tant se chagriner ? Si Welfare Island, sous la direction d'un fonctionnaire plus soucieux de ses vrais devoirs, ne semble pas devoir redevenir le Paradis qu'il était auparavant, il n'en demeure pas moins que tous les géoliers — même les nouveaux — savent Joie Rao généreux et riche... Il ne sera encore

pas le plus malheureux dans l'état de corruption et de laisser-aller coupable où en sont arrivés nombre de fonctionnaires américains. Même si Joie Rao ne dispose plus des sommes qui lui permettaient de soutenir ce train de vie considérable, il a encore un beau compte en banque ; et ses complices restés libres ont de l'argent pour lui. Il est donc vraisemblable que le gangster — qui parlait pourtant de se suicider, tant le contraste lui apparaissait terrible — n'en fera rien. Et il aura raison. Qu'il mastique en silence les haricots rouges de la prison (appelés ici comme en France des « Wilson », d'ancien souvenir d'un homme d'État qui faillit être grand) — et s'arme de patience : il a déjà eu bien de la veine de « tirer un an » dans la fête perpétuelle... J. P.



La clé du mystère..

Les journaux : Les scandales se suivent, les disparitions se succèdent. Nous vivons presque dans la terreur. Voici maintenant une nouvelle catastrophe : On perd les gens... Où sont-ils donc ? Personne ne perçoit cette énigme...

Pour vous seul, notre astucieux reporter va, grâce à son oeil perçant, forcer les serrures et éclaircir ce mystère.



Tiens... Tiens... Notre petite amie du 3^e avec un livre... elle qui ne songe qu'à danser et à flirter...

... Et le jeune homme du second aussi avec un livre... Mais c'est une véritable maladie chronique !..

Quant à la famille X... C'est de la folie : ils laissent refroidir le rôti et convertissent leur salle à manger en salon de lecture.



Mais que ne l'avions nous deviné ! Ils se passionnent pour la prestigieuse collection de police et d'amour...

"LES RAPACES"

des textes formidables et inédits
Une présentation élégante

256 pages

Fr. 2.75

incroyable

Procurez-vous les 4 premiers volumes :

UNE FEMME TRAGIQUE ...

par l'auteur de Fantomas... Marcel Allain

INFERNA... Ph. Géraud & H. Giraud

DOKTOR X... A. Alexander

LE BORGNE... P. Laroche

Librairie des Champs-Élysées
23, Rue Marbeuf
En vente partout, Kiosques, Métro, etc.

Incredroyable 40 MORCEAUX

ET UN APPAREIL PORTATIF

frs 475.
Payables
8 JOURS A L'ESSAI
1^{er} versement
1 mois après
la livraison
Frs 39. par mois

L'appareil portatif à aiguilles « Réve-Idéal », d'une sonorité parfaite, dimensions : 40 x 31 x 16 cm., est d'une présentation irréprochable, couvert simili-cuir brun. Le moteur à vis sans fin est absolument silencieux. Il est garanti cinq ans. L'appareil seul, 276 fr., payables 23 fr. par mois. Nous fournissons également une série de 40 morceaux à aiguilles « Idéal » (20 chants, 20 orchestres), choisis parmi ceux qui nous sont le plus demandés, 200 fr., payables 16 fr. par mois (24 fr. 1^{er} versement). Nous recommandons notre combinaison de 1 appareil et 20 disques au prix de 475 fr., payables 39 fr. par mois (46 fr. 1^{er} versement)

BULLETIN DE COMMANDE P. O. 3.

Je prie la Maison Girard et Boitte, 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer un phonographe portatif « Réve-Idéal » à aiguilles, ainsi qu'une série de 20 disques « Idéal » (40 morceaux) (rayer ce qui ne convient pas), au prix de frs....., que je paierai frs..... par mois, pendant 12 mois, à votre compte de chèques postaux Paris 979.

Fait à....., le..... 1934

Nom et prénoms.....

Profession ou qualité.....

Domicile.....

Département....., Gare.....

Signature.....



Nous fournissons tous les appareils et disques Idéal et Pathé.

DEMANDEZ notre catalogue général n° 66.

Girard & Boitte

112, rue Réaumur,

PARIS (2^{me})



L'affaire Stavisky suit son cours. Mais avec une certaine lenteur. On enregistre cependant de nouvelles inculpations. C'est ainsi que, tant au compte de l'affaire Stavisky que de l'affaire Prince, trois des « animateurs » du Cercle Hippique, rue de Grammont à Paris, ont été écroués.



On voit (à gauche) la fermeture du Cercle Hippique, ex-Frolics. A droite, M. Berthoin, qui a pris la place de M. Geay et dirigera dorénavant la Sûreté Générale. M. Berthoin fut un combattant d'une vaillance et d'un sang-froid éprouvés.



M. Paul Lévy, directeur de l'ex-Rempart, dont le nom figure sur maints chèques Stavisky, attend le moment de comparaître devant M. le juge d'instruction Ordonneau. (Rol, M. P. P.)



M. Charles Meyer vient de succéder à M. Xavier Guichard comme directeur de la police judiciaire. On espère qu'il n'égèrera rien... des convocations à lui confiées, et que sa bonne n'est pas distraite. (N. Y. T.)



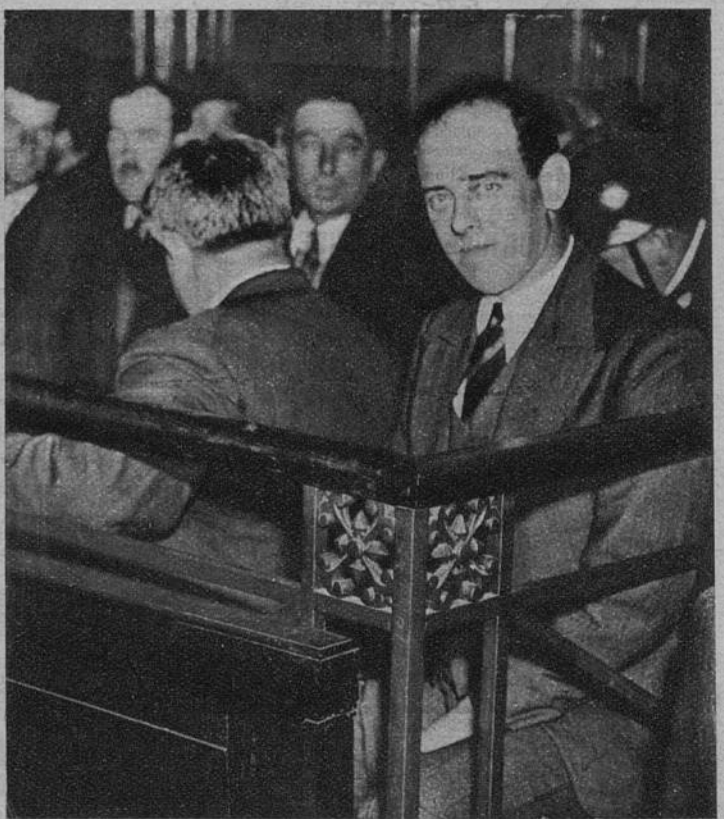
M. Priollet, ancien commissaire spécial à la brigade mondaine, spécialiste des affaires de stupéfiants et de « milieu », vient d'être nommé commissaire divisionnaire et rattaché à la police judiciaire. (F. P.)



M^{me} Stavisky a été une fois de plus interrogée par M. le juge d'instruction Ordonneau, pour préciser certains points relatifs aux promenades des talons de chèques. Voici la neuve de l'escroc avant de comparaître. (Rol.)



Nous avons relaté dans notre dernier numéro l'assassinat de M^{me} Hérel, femme d'un négociant en grains parisien, qui committ l'imprudence de suivre dans un hôtel meublé le danseur qui l'avait séduite. L'assassin a été arrêté à Bruxelles. Il se nomme Pierre Nathan et appartient à une excellente famille. Sa maîtresse, l'ex-danseuse Malou Gérin, le poussa à ce crime. A gauche, le Cintra, à Bruxelles, où fut appréhendé le couple meurtrier. Au centre, la victime de ce drame, M^{me} Hérel, qui, chloroformée, fut plongée dans la baignoire. (Rol, M. P. P.)



Le procès du maire des Saintes-Maries-de-la-Mer, Esprit Pioche, a révélé des négligences et des jantaisies sans nombre en ce qui touchait l'organisation des finances municipales. Ce fut tour à tour dramatique et grotesque... Finalement, cinq ans de réclusion sont venus mettre fin à la carrière de l'étrange administrateur que représente notre cliché. (M. P. P.)